

Bibliothèque Champlain



3 9365 00596032 5

UNIVERSITÉ⁷ DE MONCTON

P. 126 + 127

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA CURIOSITÉ

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

PAR

FRÉDÉRIC QUEYRAT

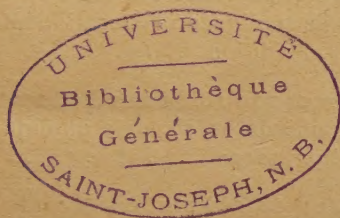
Professeur de philosophie au collège de Mauriac,
Lauréat de l'Institut.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e

UNIVERSITÉ DE MONCTON

LA CURIOSITÉ



158(04)

Q73

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

DU MÊME AUTEUR

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'Imagination et ses variétés chez l'enfant, étude de psychologie appliquée à l'éducation intellectuelle. Un vol. in-12, 6^e édition 3 fr.

L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle, étude de psychologie appliquée. Un vol. in-12, 3^e édition, revue. 3 fr.

Les Caractères et l'éducation morale, étude de psychologie appliquée. Un vol. in-12, 5^e édition, revue 3 fr.

La Logique chez l'enfant et sa culture, étude de psychologie appliquée. Un vol. in-12, 5^e édition, revue 3 fr.

Les Jeux des enfants, étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant. Un vol. in-12, 4^e éd., rev. 3 fr.

L'Émulation et son rôle dans l'éducation, étude de psychologie appliquée. Un vol. in-12, 1919. 2 fr. 50

24
neuf pale
2
Journal

LA
CURIOSITÉ

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

PAR

FRÉDÉRIC QUEYRAT

Professeur de philosophie au Collège de Mauriac,
Lauréat de l'Institut.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI^e)

—
1920

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITE DE MONCTON

PRÉFACE

Il n'est pas de mot plus banal que celui de *curiosité*, il n'en est pas de moins précis. Tantôt il se dit d'une tendance : *la curiosité*, et tantôt de l'objet propre à la solliciter : *une curiosité*; parfois il exprime la louange : *un esprit curieux*, un esprit qui cherche, qui désire savoir, et plus souvent le blâme : *un enfant curieux*. Il n'est pas non plus de tendance qui ait été plus diversement jugée : les uns la dénigrent et n'en parlent qu'avec une sorte de mépris, comme d'un travers qui rend les gens sots, gênants ou dangereux, tandis que les autres l'exaltent et y voient à la fois un précieux stimulant de l'intelligence et l'origine même de la science ; elle n'apparaît aux premiers que comme un besoin qu'éprouve l'esprit de ne pas rester inactif, besoin qui le porte à s'occuper des choses les plus futiles, à être en quête de nouveau, et ils lui opposent l'amour du vrai, inclination supérieure et désintéressée ; pour les seconds, quelles

que soient, comme dit M. Ribot, les différences dans son objet, dans son point d'application, dans son intensité, elle reste toujours identique à elle-même.

Nulle part aussi on ne trouve nettement distinguées les diverses formes qu'elle peut prendre. Les manuels de psychologie n'en parlent pas ou lui consacrent à peine quelques lignes. Les ouvrages spéciaux qui traitent de la psychologie ou de l'éducation des sentiments, les cours de pédagogie générale, les études sur l'enfance, se contentent de lui accorder quelques pages, excellentes sans doute, mais nécessairement incomplètes. Plutarque a bien écrit un petit traité de cette matière, le seul d'ailleurs que l'on possède, mais il l'a fait en moraliste, et s'il s'occupe de la curiosité, c'est surtout pour la condamner, parce qu'indiscrete et malveillante, compagne d'envie et de médisance. Bref, ici et là, nombre d'idées justes et de préceptes utiles, mais nulle vue d'ensemble.

C'est pourquoi nous avons cru intéressant de mettre de l'ordre dans cette confusion et de la précision dans ce vague. Il nous a paru possible de ranger sous quelques chefs principaux les manifestations variées de la curiosité. A cela donc nous nous sommes attaché; ainsi qu'à recueillir, au cours de notre exposé, les meilleures indications disséminées de côté ou d'autre et à en faire un corps sur le sujet qui nous occupe, les éclairant ou les confirmant du reste par nos remarques personnelles.

Qu'est-ce que la curiosité ? Quelles formes essentielles revêt-elle et quelle est la valeur de chacune d'elles ? Quelles anomalies présente-t-elle parfois ? Quelle curiosité l'éducateur doit-il réprimer et pourquoi ? Quelle curiosité doit-il encourager et par quels moyens ? Voilà les principales questions qui sont traitées dans le présent ouvrage.

Cette étude, de nature psychologique, offre néanmoins un caractère moral : il n'est pas indifférent peut-être que la curiosité s'exerce de façon ou d'autre ; et c'est de bonne heure qu'il importe de la contenir et de la diriger vers sa véritable fin.

Aussi, bien que le grand public puisse vraisemblablement en faire plus ou moins son profit, s'adresse-t-elle de préférence à tous ceux qui ont charge d'élever l'enfance et la jeunesse.

LA CURIOSITÉ

CHAPITRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE LA CURIOSITÉ

Définition de la curiosité. — L'étonnement, point de départ de la curiosité. — A quel âge il apparaît chez l'enfant. — Premières manifestations de la curiosité enfantine. — Les questions de l'enfant. — Leur signification. — La curiosité de l'enfant n'est pas purement utilitaire. — Son évolution. — La nouveauté, aliment de la curiosité. — L'attrait de l'inconnu. — Cas de curiosité pure chez les animaux. — Existence même, chez le singe, d'une curiosité d'ordre supérieur. — Formes diverses de la curiosité chez l'homme : curiosité frivole, curiosité maligne, curiosité féconde.

S'il est en l'homme un penchant qui s'éveille de bonne heure, c'est assurément la *curiosité*, véritable appétit intellectuel qui est, comme son nom l'indique (*cura*, souci, inquiétude) un besoin de connaître, un *souci de savoir*.

Elle se manifeste d'abord par l'étonnement, que Descartes appelait l'admiration et qu'il définissait « une subite surprise de l'âme qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires ». Or il résulte des observa-

tions minutieuses de Preyer que l'enfant éprouve de l'étonnement et en donne des signes certains dès la vingt-deuxième semaine. A cet âge, dit-il, « mon fils se trouvant dans un wagon de chemin de fer, j'y montai subitement — après une courte séparation, — et dès que l'enfant me vit et m'entendit, il me fixa pendant plus d'une minute, bouche ouverte, mâchoire inférieure abaissée, yeux immobiles et grands ouverts, sans bouger un membre, et présentant en tous points l'image typique de l'étonnement ». Un peu plus tard, ayant de six à sept mois, « il contempla de la même façon, pendant plus d'une minute, un étranger qui entra dans sa chambre ; il resta immobile, bouche et yeux grands ouverts, le dévisageant. » Dès le huitième mois, l'enfant donna des signes d'étonnement encore plus marqués, à l'occasion de diverses sensations visuelles et auditives : « à la trente et unième semaine, en voyant fermer un éventail ; à la trente-quatrième, en entendant des imitations de voix d'animaux ; à la quarante-quatrième, en voyant près de lui un visage inconnu ; à la cinquante-deuxième, en entendant un son inaccoutumé ; à la cinquante-huitième, en voyant une lanterne à son réveil (1). » J'ai observé chez Paul un cas d'étonnement analogue, alors qu'il n'avait pas encore six mois. Il était couché le nez dans sa berceuse et pleurait pour que sa mère le prit à côté d'elle

(1) *L'Ame de l'enfant*, p. 142 (F. Alcan, éd.).

comme elle en avait l'habitude, lorsque la pendule se mit à sonner sept heures. Brusquement il s'arrêta, l'air anxieux, et se demandant, sans aucun doute, d'où provenait ce bruit insolite. Son frère Henri manifesta aussi nettement vers l'âge de sept mois une vive surprise. Je m'étais absenté pendant quelques semaines. Lorsqu'il me fut apporté le matin, son regard, en m'apercevant, devint tout à coup fixe et son corps immobile. Je lui tendis les bras en souriant; mais il conserva encore un certain temps la même attitude, cherchant à comprendre quelle pouvait être cette personne qu'il ne reconnaissait plus.

A l'étonnement, lorsqu'il ne va pas jusqu'à la frayeur, succède en effet le besoin de savoir, de se rendre compte, qui est la *curiosité* proprement dite. L'étonnement est produit par l'inaccoutumé ou l'inattendu, par la nouveauté. Aussi l'enfant, pour qui tout est nouveau, est-il nécessairement curieux de toutes choses. Dès le cinquième ou le sixième mois et pendant plus de deux ans, il emploie la plus grande partie du temps qu'il passe éveillé à palper, à examiner, à tourner et retourner, à agiter, à goûter tous les objets qu'il peut saisir, mettant parfois ses jouets en pièces pour voir ce qu'ils cachent dans leur sein. Au reste, il passe incessamment d'une chose à une autre, ce qui n'est plus nouveau cessant vite de l'intéresser. Quelques psychologues, notamment Preyer, Taine, B. Pérez et Sikorski ont regardé ces diverses manifestations de la curiosité de l'enfant comme de

véritables *expérimentations*, par lesquelles il s'emploie à connaître les choses : et combien alors il apprend en effet ! « Les années de la complète maturité, dit Renan, n'égale point en féconde curiosité les premiers mois où s'éveille la conscience de l'enfant (1). »

Quand s'élargit la sphère de son activité mentale, vers la fin de la troisième année, commence pour l'enfant ce qu'on a appelé l'âge questionneur. Il assaille alors les gens d'interrogations sans fin. C'est là, comme le remarque J. Sully, l'effet d'une véritable soif de connaître et d'un besoin de nourriture intellectuelle. « Les questions varient beaucoup. Un grand nombre d'enfants tourmentent leur patiente

(1) Voy. sur ces points COMPAYRÉ, *l'Évolution intellect. et morale de l'enfant*, pp. 188-191 (Hachette, éd.). — B. PÉREZ, *les Trois premières années de l'enfant*, p. 116-117 (F. Alcan, éd.), — ainsi que nos ouvrages sur *la Logique chez l'enfant*, pp. 34-35 ; et *les Jeux des enfants*, p. 104-106 (F. Alcan, éd.). — Sous ce titre : *la Première année d'intelligence*, LE PENSEUR (mai 1910) a publié les observations faites par M. André Pfléger sur une petite fille très éveillée. Depuis l'âge de quatre mois, y lisons-nous, « elle examine attentivement, longuement les visages qu'elle voit pour la première fois ; l'examen des objets est encore plus scrupuleux ; elle les tourne, les retourne curieusement sur toutes les faces, en palpe toutes les aspérités, en sonde toutes les cavités ; mais jamais elle ne les sent ; il ne lui vient pas à l'idée de s'enquérir de leur odeur. L'examen achevé, elle écarte l'objet d'un air indifférent. Puis elle croise les mains et attend avec une mine mi-chagrine mi-souriante et des petits cris qui disent très clairement : « Que va-t-on me donner de beau et de nouveau maintenant ? »

mère uniquement parce qu'ils sont avides de faits. La forme habituelle de ce genre de questions est « qu'est-ce que?... » Ces questions du premier âge touchent aussi à la raison et à la cause des choses. La forme habituelle des questions est ici « pourquoi? » Rien, peut-être, n'est plus difficile à la fois et plus intéressant à interpréter que la signification de cette simple question : « Pourquoi? »... Ce qu'on peut, je crois, assurer sans crainte de se tromper, c'est qu'en répétant à satiété cette formule « pourquoi? » et ses équivalents « comment », etc., l'enfant montre qu'il reconnaît vaguement ce fait indiscutable, l'explication possible des choses et leur raison d'exister qu'il s'agit de découvrir (1). »

C'est aussi l'avis de Preyer, qui nous rapporte que son fils posa, pour la première fois, la question *pourquoi*, à l'âge de deux ans et quarante-trois semaines (au mille vingt-huitième jour). « J'avais guetté, dit-il, avec la plus grande attention le moment où ce mot se ferait entendre pour la première fois. La phrase où il se présenta fut la suivante : *Pourquoi aller à la maison? Je ne veux pas aller à la maison.* Comme une des roues de la voiture grinçait, l'enfant demanda : *Qui est-ce qui fait comme cela?* L'une et l'autre question montrent qu'enfin la notion de causalité qui, depuis plus d'un an, se manifestait par une sorte d'activité investigatrice, par de l'expéri-

(1) *Études sur l'enfance*, p. 110-111 (F. Alcan, éd.).

mentation, se traduit au dehors en langage parlé. Mais bien des fois la question se répète sans que l'enfant y attache de signification. — *Pourquoi le bois est-il scié ? Pourquoi Frédéric nettoie-t-il les pots de fleurs ?* Ces deux phrases sont des exemples de ces questions enfantines qui, une fois qu'elles ont reçu une réponse — et elles en reçoivent toujours — sont suivies de nouvelles questions aussi oiseuses que les précédentes, au point de vue de l'adulte. Elles témoignent toutefois, très nettement, d'une activité psychique spontanée, fort étendue ; il en est de même pour la question qui revient souvent : *Comment fait-on cela ?* (1). »

Évidemment la curiosité que manifeste l'enfant par ces diverses interrogations n'est pas encore, ce qu'elle est appelée à devenir plus tard, la recherche désintéressée de la vérité. Il n'est point en état de comprendre ni même de désirer connaître les raisons profondes des choses. Mais il remarque les changements, les objets nouveaux qui le frappent, et instinctivement il en exige déjà **une** explication ; la première venue lui suffit d'ailleurs. Nous ne saurions donc partager le sentiment des psychologues qui prétendent que la curiosité de l'enfant n'a pour mobile qu'un intérêt personnel (2). « La juger ainsi n'est-ce

(1) *Ouv. cité*, pp. 434-435.

(2) « La curiosité primitive, dit M. Ribot, est limitée à des choses très simples qui toutes ont ou paraissent avoir une utilité pratique. La curiosité et l'état affectif qui l'accom-

pas en méconnaître la nature ? Ne nous apparaît-elle pas plutôt comme un élan spontané, partant désintéressé, de l'intelligence vers son bien (1) ? Elle y

pagne n'ont pour but que la conservation de l'individu... Être en éveil, s'enquérir de ce qui sert ou nuit, en un mot, savoir dans l'ordre pratique, est une arme puissante dans la lutte pour la vie, une cause de sélection en faveur des curieux et aux dépens des incurieux... Comment s'est produit le passage à la période désintéressée ?... De quelque manière que ce passage se soit fait, il s'est produit quand la lutte pour l'existence est devenue moins âpre et que la recherche désintéressée a pu être cultivée pour elle-même. Alors la curiosité est devenue l'émotion scientifique et s'est étendue peu à peu à toute espèce d'investigation. » (*La Psychologie des sentiments*, pp. 361-362 (F. Alcan, éd.). — A la vérité, les premiers hommes ont dû nécessairement pour vivre acquérir d'abord quelques notions sur les choses extérieures ; mais chez eux, à défaut de la curiosité proprement scientifique, à défaut de la connaissance du vrai poursuivie pour elle-même, l'intelligence, dès son premier éveil, a pu fort bien aussi, avide de sensations nouvelles, s'exercer parfois pour le plaisir de s'exercer, sans considération quelconque d'utilité. Ne reste-t-il pas des traces d'art provenant de l'homme des cavernes ? Nous constatons plus loin (pp. 12-17) que l'intelligence animale est capable de curiosité pure : combien, à plus forte raison, a dû l'être de tout temps l'intelligence humaine ! Le peu de curiosité désintéressée que l'on rencontre aujourd'hui chez l'homme primitif (voy. ci-dessous, pp. 69-72) ne prouve rien en cette question, celui-ci, comme le pensent nombre d'anthropologistes, n'étant probablement qu'un homme dégénéré.

(1) Ainsi pensait Aristote : « Tous les hommes, dit-il au début de sa *Métaphysique*, désirent naturellement la connaissance. On en trouve la preuve dans le plaisir que leur causent les perceptions des sens, surtout celles qui s'exercent par les yeux. Elles sont aimées pour elles-mêmes sans aucun motif d'utilité ». — Et Descartes : « Lorsque la pre-

tend comme l'aiguille aimantée tend vers le pôle. — Plus tard, il est vrai, lorsque la réflexion est intervenue, et surtout lorsque les passions sont nées, la curiosité, sous leur influence, comme sous l'influence des organes, se spécialise en quelque sorte, et se transforme. C'est alors qu'elle s'attache de préférence à ce qui nous paraît agréable ou utile, avant de s'étendre peu à peu, à mesure que l'imagination se développe, à tout ce qui s'offre à elle comme mystérieux et caché (1) », et de devenir vraiment le besoin de savoir pour savoir, l'amour de la vérité pour elle-même.

Rappelons-nous d'ailleurs comment évolue tout d'abord la curiosité de l'enfant. Au commencement, à la vérité, elle se porte « de préférence sur les personnes ou sur les objets qui sont en rapport avec ses premiers besoins, avec ses premières émotions, notamment avec tout ce qui intéresse sa nourriture », et elle est « réduite d'abord à la simple observation de ce que sont les choses familières, et analogue au travail de reconnaissance que fait un nouveau locataire dans la maison où il s'installe » ; mais elle « ne

mière rencontre d'un objet nous surprend, et que nous le jugeons être nouveau,... cela fait que nous l'admirons et en sommes étonnés ; et pour ce que cela peut arriver *avant que nous connaissions aucunement si cet objet nous est convenable ou s'il ne l'est pas*, il me semble que l'admiration est la première des passions. » (*Passions*, 2^e partie, paragraphe 531).

(1) P.-F. THOMAS, *l'Éducation des sentiments*, p. 107 (F. Alcan, éd.).

tarde pas à dépasser les limites de l'intérêt personnel. L'enfant de deux ou trois ans regarde tout, écoute tout ; ses yeux investigateurs furettent dans tous les coins. Et dès qu'il comprend le sens des mots, rien ne lui échappe dans les conversations qu'il entend. Quand il sait parler, il se mêle de tout ; il devient le petit indiscret qui veut tout savoir (1). »

Il ne songe certainement pas à tirer parti des notions qu'il acquiert ainsi, il n'agit point par calcul ; il éprouve seulement le besoin d'exercer son intelligence et d'accroître la petite somme de ses connaissances (2). *Le désir et du même coup le plaisir de*

(1) COMPAYRÉ, *Ouv. cité*, pp. 190-191.

(2) S'il faut même en croire James Sully, et son opinion nous paraît vraie au moins dans bien des cas, la soi-disant cruauté enfantine envers les animaux, loin d'être la simple jouissance de voir souffrir, serait tantôt l'effet d'un besoin de possession, de domination, tantôt celui d'« *une vive et irrésistible curiosité*. Un garçon de quatre ans, voyant que sa mère était choquée de lui entendre demander la permission de regarder un pigeon qu'un chien venait de tuer : « Est-ce que c'est mal, dit-il, de regarder un pigeon mort ? Je voudrais voir où est le sang ». Nous croyons que c'est souvent par ce genre de curiosité que les enfants écrasent les mouches et les insectes et coupent les vers en petits morceaux. L'enfant veut voir où est le sang, à quoi ressemblent leurs os, comment les ailes sont attachées, etc. Pérez nous dit qu'un petit garçon, devenu plus tard un artiste, s'amusait à écraser les mouches entre les feuilles d'un livre pour le plaisir de voir les curieux dessins qu'elles y formaient. C'est pour toutes ces raisons que l'enfant dédaigne les souffrances qu'il cause. L'amour de la domination et la curiosité semblent être au fond de toutes les manies

savoir du nouveau expliquent fort bien ces dernières manifestations de sa curiosité. Telle était l'opinion de Reid : « La curiosité, dit-il, est un principe capital dans notre constitution, et c'est la nouveauté qui est son aliment. Ce qu'on a dit des Athéniens, qu'ils passaient leur vie à dire ou à faire quelque chose de nouveau, s'applique en quelque degré à l'espèce humaine tout entière... C'est chez les enfants et dans la jeunesse que la curiosité se développe avec le plus de force, parce que c'est à cet âge que la nouveauté a le plus d'attraits (1). » Et la nouveauté attire, non pas à cause de son utilité possible, mais par cela seul qu'elle est nouveauté et répond, comme telle, au besoin inné d'émotion et d'activité intellectuelles. On connaît le proverbe : Tout nouveau, tout beau. Il faut à l'esprit du mouvement et du changement : le contraste, l'imprévu sont des stimulants pour lui (2).

destructives de l'enfant, même celle qui consiste à casser ses joujoux et à arracher les fleurs... Nous pouvons, croyons-nous, accorder à l'enfant le bénéfice du doute, et ne pas attribuer sa brusquerie avec les animaux à un désir de leur faire du mal, ni à une réelle indifférence pour des souffrances dont il serait conscient. Il ne s'en rend pas compte et son activité sans but, sa curiosité d'expérimentation, etc., suffisent à expliquer les brutalités les plus choquantes de sa première enfance. » (*Études sur l'enfance*, p. 330-331, F. Alcan, éd.).

(1) *Essais sur les facultés intellectuelles*, Essai VIII, ch. II.

(2) « Cela me semble si vrai, dit Voltaire, qu'un spectacle a beau être admirable, on s'en lasse à la fin. Le public de Paris ne va plus guère au *Tartufe*, qui est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Molière. Pourquoi ? C'est qu'il y est

Le charme de l'inconnu et du mystère n'a pas d'autre cause. Dans les œuvres de l'art, le secret le plus sûr pour nous plaire est de nous laisser quelque chose à deviner. Nous jouissons de découvrir nous-mêmes ce que l'écrivain fait entrevoir sans l'exprimer, et cette jouissance est évidemment fondée sur notre désir de savoir, qui se trouve satisfait par le vaste aperçu des choses que nous découvrons une belle pensée, un trait de génie. « Est-il besoin de montrer que le grand intérêt des romans provient de cet instinct de curiosité naturel que l'auteur sait flatter en le réveillant et le satisfaisant tour à tour ? Et vous, qui êtes rassemblés devant la scène tragique où Melpomène fait parler d'héroïques douleurs, interrogez vos cœurs palpitant de crainte et d'espoir pendant le cours de cette représentation, et vous découvrirez que l'auteur ne s'est rendu maître de vos âmes que par l'art de prolonger et de tourmenter à son gré l'impatience où vous êtes de connaître le dénouement. » — De même, la séduction des sites naturels provient souvent d'une perspective qui, ne montrant les objets qu'à demi, met en jeu notre imagination pour deviner la portion de ces objets demeurée voilée. « Nous voyons qu'il reste encore quelque chose à connaître au-delà du tableau qui est sous nos yeux, et cette idée nous flatte agréablement

allé souvent ; c'est qu'il le sait par cœur. Il en est ainsi d'*Andromaque*. » (*Dict. philosophique*, art. *Curiosité*).

en promettant à notre curiosité un plaisir de plus. C'est ainsi que nous jouissons en voyant un village à moitié couvert dans l'éloignement, par la verdure des arbres, ou une rivière fuyant à travers un bois qui semble la découper à nos yeux, ou les allées sinueuses d'un parc, qui nous laissent ignorer où elles conduiront nos pas (1). »

Concluons donc que, quelle que soit la diversité des objets de la curiosité naturelle, qu'elle se porte, comme dit Reid, sur les propos des voisins ou sur les lois de l'univers, ou encore qu'elle s'efforce de découvrir ce qui est caché ou bien de pénétrer dans l'intimité des choses, qu'elle s'attaque, en un mot, à l'inconnu sous tous ses aspects, elle a toujours un même principe, savoir ce besoin et ce plaisir de connaître qui sans cesse sollicitent l'intelligence à se développer.

Reid remarquait d'ailleurs une sorte de curiosité pure chez les animaux. Et depuis, Romanes a relevé de nombreux faits qui en établissent sans conteste l'existence. Ainsi, chez beaucoup d'insectes ailés, notamment chez les phalènes et certains moustiques, l'instinct de voler dans la flamme s'expliquerait, suivant lui, par la curiosité, par le désir d'examiner un objet nouveau et frappant. La considération de cas analogues justifierait cette explication ; par exemple, « beaucoup d'oiseaux ont exactement la même ten-

(1) *Essai sur l'homme*, pp. 168-169.

dance, ainsi que l'établit l'expérience des gardiens de phares ; et d'après le professeur A. Newton, quelques espèces d'oiseaux sont plus attirées par la lumière que d'autres... Les poissons sont également attirés par la lueur des lanternes, etc. (1) » Romanes rapporte à l'appui une observation de J. S. Gaudens publiée dans *Nature* (vol. XXV, p. 436) : « Pendant que je regardais, écrit ce dernier, la grande cataracte en fer à cheval du Skjalfandafljot, près de Sjosavan, en Islande, je vis des phalènes voler délibérément dans la chute, et disparaître. Quelques-unes, que je remarquai, arrivant de loin, semblèrent s'en écarter un peu, mais, en approchant, volèrent tout droit dans l'eau. Les chutes brillantes semblaient les attirer au moins autant que la lumière artificielle. » Sans doute, ajoute Romanes, l'explication proposée plus haut s'applique encore à ce cas, d'autant plus qu'une chute d'eau brillante n'est pas un objet assez commun dans la nature pour manquer d'attirer l'attention des phalènes (2).

D'après le même naturaliste, le fait que les serpents sont attirés par des sons inusités, comme le son d'un fifre, fait que mettent à profit les charmeurs de serpents, s'expliquerait également par la curiosité de ces reptiles. Celle des oiseaux n'est pas moins remarquable : « Aussi, dans tous les pays, trappeurs et

(1) Voy., sur ce dernier point, ROMANES, *l'Intelligence des animaux*, t. II, p. 8 (F. Alcan éd.).

(2) *L'Évolution mentale chez les animaux*, pp. 283-284.

chasseurs l'exploitent-ils. On dispose près des pièges quelque objet insolite dont la vue attire le gibier (1). De même quand on aborde une île perdue au milieu de l'océan, où l'homme ne s'est pas encore montré, les oiseaux viennent en toute confiance examiner des êtres qu'ils aperçoivent pour la première fois (2). »

Qui n'a constaté chez le chien des traits manifestes de curiosité non moins vive ? « Menez avec vous un petit chien dans votre carrosse, dit Voltaire, il mettra continuellement ses pattes à la portière pour voir ce qui se passe. » Pareillement, un chien enfermé dans un appartement ou dans une cour se dresse contre la fenêtre ou saute sur le mur pour observer le mouvement de la rue. Ma chienne Miss, quand on frappe à la porte de mon cabinet de travail, court aussitôt vers celle-ci, pressée de voir qui va entrer.

Mais c'est chez les singes que la curiosité est le plus développée. « Qui ne connaît l'intéressante expérience au moyen de laquelle Ch. Darwin vérifia le

(1) On connaît le miroir aux alouettes. — Ce genre de ruse ne réussit pas moins à l'égard des quadrupèdes. Dans un article sur *la Curiosité chez les animaux*, publié par la *Revue* (n° du 1^{er} juin 1910), M. Henri Coupin raconte que, lorsqu'on veut, dans les Alpes, s'emparer d'un chamois — ce qui n'est pas chose facile — on use du stratagème suivant : on dépose sur un rocher un objet inaccoutumé, un mouchoir blanc, par exemple, et on se poste à une certaine distance. Le chamois, cependant si prudent, ne résiste pas à la curiosité : il s'approche de l'objet et, tandis qu'il en fait l'examen, on profite du moment pour le tirer.

(2) ROMANES, *l'Intelligence des animaux*, t. II, pp. 26 et 41.

fait rapporté par Brehm, à savoir que, malgré la terreur instinctive que les serpents inspirent aux singes, ces derniers ne pouvaient résister au désir de satisfaire de temps en temps leur curiosité en soulevant le couvercle d'une boîte à reptiles placée près d'eux. Darwin se présenta avec un serpent empaillé à la maison des singes du Jardin zoologique, et « l'émoi qui s'ensuivit, dit-il, fut chose curieuse à voir... Je « mis ensuite un serpent vivant dans un sac de papier et l'introduisis dans un grand compartiment. « Aussitôt, l'un des singes qui l'occupaient s'approcha, ouvrit le sac avec précaution, jeta un coup « d'œil dans l'intérieur et recula précipitamment. « Alors j'assistai au spectacle que Brehm a décrit; « cédant à leur curiosité, les singes s'en vinrent l'un « après l'autre, la tête haute et tournée de côté, regarder dans le sac l'objet terrible qui en occupait « tranquillement le fond (1). »

Tous les cas de curiosité animale relevés ci-dessus ne sont que le résultat de l'étonnement produit par quelque chose de nouveau. Mais il en est, chez le singe, de plus importants qui consistent en investigations vraiment désintéressées et qui prouvent que cet animal est doué d'un « genre de curiosité tout humaine : le désir de comprendre, de pénétrer le sens d'une chose ; il possède la faculté d'examen attentif. Le singe, comme l'a très justement fait re-

(1) ROMANES, *l'Intelligence des animaux*, t. II, p. 232.

marquer M. H. Fol, sait, en effet, s'absorber complètement dans l'examen d'un objet, passant des heures entières à chercher à comprendre un mécanisme, oubliant sa nourriture et tout ce qui l'entoure. Or, comme l'observe Romanes (1), quand un singe se conduit ainsi, on ne doit plus s'étonner que l'homme soit un animal scientifique. Cette faculté d'examen attentif a évidemment comme base la curiosité (pure et simple), mais elle s'élève infiniment au-dessus : c'est une des formes les plus hautes de l'intelligence, celle qui prend pour but son propre perfectionnement (2) ».

(1) Voy. *ibid.*, pp. 236, 245 et 253. Voici le texte de ROMANES (p. 253) auquel il est fait allusion ici : « L'application soutenue dont fit preuve ce pauvre singe en consacrant heure sur heure à tâcher de se rendre compte, dans la mesure de son intelligence, des objets insolites qui tombaient entre ses mains, pourrait servir de leçon à plus d'un observateur superficiel. Et si l'on considère l'intensité de sa satisfaction après avoir réussi à faire quelque petite découverte, comme, par exemple, le mécanisme de la vis, la manière dont il confirmait qu'il avait réussi à comprendre, par une pratique opiniâtre du résultat nouvellement acquis, l'étonnante puissance d'abstraction ainsi révélée, on se trouve en présence d'un phénomène si complètement unique dans le règne animal que, pour mon compte, je l'avoue, je n'y ai ajouté foi qu'à force de le voir de mes propres yeux. Selon l'expression de ma sœur, un jour que nous le regardions s'absorber dans ses recherches au point d'oublier tout le reste, « si un singe « peut en faire autant, comment s'étonner que l'homme soit « un animal scientifique ! » En présence de pareils faits, on comprend comment, partie de si haut, la psychologie du singe peut engendrer celle de l'homme. »

(2) VIANNA DE LIMA, *l'Homme selon le transformisme*, p. 128.

Malheureusement l'homme ne se propose pas toujours une pareille fin ; et, par l'emploi que trop souvent il fait de son intelligence, il est loin de mériter

Cet auteur rapporte aussi des traits de curiosité observés chez les lézards, les canards sauvages, les chamois et les vaches.

Dans l'article de la *Revue* précédemment cité, M. H. Coupin en relate d'autres constatés chez des oies, des lapins, des chats, des chèvres, des ânes. En voici deux, observés le premier par M. Laborde, ancien chef des travaux de physiologie de l'École de médecine de Paris, chez un lapin qu'il conservait au laboratoire et qu'il avait baptisé du nom de *Bertrand*, le second chez une chatte par le docteur Schémeil. *Bertrand*, rapporte M. Laborde « assistait comme s'il eût voulu y prendre part, et, en tout cas, ayant l'air de s'y intéresser, à mes travaux d'expérimentation. L'expression et l'attitude de la curiosité se peignaient alors dans ses allures. Il restait des heures entières sur la table d'expériences où était attaché le sujet, chien ou lapin, comme en observation avec nous. Mais ce qui a toujours paru l'intéresser ou l'intriguer le plus, c'est l'examen microscopique. A peine étais-je installé au microscope que *Bertrand* s'empressait de monter sur la table ou sur mes épaules et de se placer exactement dans la situation qu'il me voyait prendre, collant son œil à la lunette microscopique. J'ai souvent fait assister les personnes présentes à ce spectacle, le plus étrange de cette sorte qui puisse être vu... » — « Tous les matins, raconte le docteur Schémeil, quand j'ouvrais la porte de ma chambre à coucher, je voyais ma chatte venir et se mettre sous mon lavabo aussitôt que je m'y dirigeais pour me laver. De l'eau suintant en gouttelettes d'un des coins du lavabo, à l'exemple d'un filtre, tombait à terre. La chatte contemplait ce phénomène et, de temps à autre, elle approchait son nez du support qui correspondait avec le coin du meuble et sur lequel l'eau jaillissait aussi. De prime abord, j'ai pensé qu'elle avait soif ; mais je me trompais, car elle a refusé l'eau que je lui ai offerte dans un vase. Pen-

en tous cas la qualification que lui attribue Romanes. La curiosité dont il fait preuve revêt en effet les formes les plus variées, des plus nobles aux plus basses ; si elle engendre les fécondes recherches de l'inventeur et du savant, elle devient aussi la stérile avidité du coureur de nouvelles.

Ce sont ces formes diverses de la curiosité que nous allons examiner, en les distinguant précisément d'après leur but. Elles semblent, à ce point de vue,

dant deux ou trois mois, elle n'a pas manqué un seul jour d'assister à ce phénomène avec une vraie contemplation. Depuis, elle a commencé à y manquer souvent et, maintenant, c'est rarement qu'on l'y voit. »

Enfin, au cours d'une de ses intéressantes chroniques sur *la Vie à la Campagne* (numéro du *Temps* du 7 juin 1910), M. Cunisset-Carnot écrit : « On ne se figure pas la curiosité toujours éveillée des vaches et des bœufs. Ils font attention et prennent intérêt à tout, non pour s'alarmer ou même s'émouvoir, mais par désir de se rendre compte, de savoir, de connaître. Qu'une personne qui n'est pas de leurs familiers pénètre dans le pré où ils paissent, tous les yeux se tournent vers elle, la regardent, la détaillent sans avoir l'air, car nulle bête ne bouge. Puis, si l'étranger s'arrête, s'il se met à jeter sa ligne par exemple dans le ruisseau qui traverse le pré, les vaches, obliquant, par détours, faisant semblant de paitre, vont les unes après les autres s'approcher du pêcheur, l'inspecter, l'examiner avec une minutie comique. S'il ne fait aucun geste alarmant, ces grandes bêtes puériles vont jusqu'à toucher de leur museau la ligne qu'il tient à la main, le panier qu'il a posé à côté de lui ; j'en ai vu même qui ouvraient fort adroitement celui-ci d'un coup de langue, soulevant le couvercle, et regardaient avec une indicible curiosité les ustensiles — j'aimerais à dire et les poissons aussi — qu'il contenait. »

pouvoir être rangées sous trois chefs principaux, savoir : la curiosité vaine ou futile, qui porte surtout sur les faits, sur les objets sensibles, et qui est, lorsqu'elle domine, le propre d'un esprit frivole ou vide ; — la curiosité maligne ou de mauvais aloi, faite du désir de savoir ce qu'on devrait ignorer : elle s'allie parfois avec la précédente et porte de préférence sur les personnes ; elle est alors l'indice d'un esprit indiscret ou malveillant ; — enfin la curiosité utile et féconde, qui est la marque d'un esprit ouvert et réfléchi : elle tend, dans ses modes supérieurs, à connaître les lois et même la nature des choses, elle aspire à la science et à la vérité absolue.

CHAPITRE II

LA CURIOSITÉ FRIVOLE

Nature de la curiosité frivole. — Ses modes divers. — La badauderie ; — exemples ; — histoire du Persan. — Quoi de nouveau ? — Les faits divers des journaux. — Les nouvellistes. — Généralité du goût pour les vains amusements. — Définition de la curiosité par La Bruyère. — Les sports à la mode ; — exemples. — Le tourisme. — La manie des collections. — La bibliomanie. — L'amour des curiosités. — L'érudition futile ; — exemples.

Définissant la curiosité vulgaire, Platon disait qu'elle est toute dans les yeux et dans les oreilles : elle se repait, en effet, du spectacle des choses sensibles ou du récit des accidents et des détails de la vie humaine.

Accidentelle et secondaire chez l'homme réfléchi et cultivé, cette curiosité caractérise les esprits incultes, bornés ou frivoles : ils ne s'intéressent qu'aux faits. L'enfant comme le sauvage, l'homme vulgaire comme l'homme d'esprit dont une déplorable légèreté rend stériles les qualités intellectuelles, tous veulent savoir ce qui s'est passé hier ou aujourd'hui

dans la ville ou dans le quartier qu'ils habitent, entendre parler de ce qui se fait ou se dit, être, comme on dit, au courant des nouvelles; ils alimentent ainsi misérablement une activité inquiète qui ne sait pas se proposer de grands objets.

Chez beaucoup d'enfants la curiosité pour les petites choses, pour les futilités n'est que transitoire; mais combien d'hommes restent sur ce point enfants toute leur vie ! Il est assez d'usage d'attribuer aux femmes surtout cet amour des riens. « La vérité, comme le fait justement observer H. Marion, est que c'est l'effet assez naturel d'une certaine vivacité mentale qui ne sort pas du commun, quand la vie est désœuvrée, ou occupée de travaux qui laissent l'esprit et la langue libres. Éloignées des grandes affaires, naturellement plus amies du détail et surtout plus intéressées que ne le sont les hommes en général pour tout ce qui touche au sentiment, les femmes sont plus sujettes, il est vrai, à chercher avidement une excitation agréable dans des choses insignifiantes⁽¹⁾. » Mais quine connaît des femmes exemptes de cette petitesse d'esprit, et, au contraire, des hommes qui ne le cèdent à aucune femme à cet égard. Combien ne livrent pour toute nourriture à leur esprit que des événements insignifiants, des anecdotes insipides, des vécilles, ou se plaisent à contempler les plus banales scènes !

(1) *La Grande Encyclopédie*, art *Curiosité*.

Que de badauds et de niais jadis, sur la place publique, à l'arrivée des diligences; aujourd'hui, dans les gares, à l'arrivée des trains! Que de gens au pas des portes pour voir passer un étranger! « Tout voyageur a pu remarquer la déplaisante curiosité dont il est l'objet quand il s'arrête dans une petite ville. Les diverses manifestations de cette curiosité composent un vrai tableau d'Hogarth. Les uns vous regardent passer bouche béante dans l'attitude de la stupéfaction; les autres vous inspectent de loin, incertains de savoir s'ils doivent avancer ou reculer, avec une curiosité craintive; quelques-uns, plus hardis et moins respectueux, vous regardent ironiquement, comme si vous leur aviez donné occasion de rire de vous ou que votre qualité d'étranger fût un titre au ridicule (1). »

Les provinciaux n'ont pas le monopole de cette sottise de curiosité. A-t-elle vieilli, l'histoire que raconte Montesquieu du Persan nouveau venu à Paris? « Lorsque j'arrivai, écrit Rica, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin jamais

(1) E. MONTÉGUT, *Types littéraires et fantaisies esthétiques*.
p. 258. (Hachette éd.)

homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan ». Chose admirable ! je trouvais de mes portraits dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu (1). »

Le sobriquet de *badaud* n'a-t-il pas été même affecté spécialement aux Parisiens (2) ! Mais, s'il faut en croire un fin moraliste, il conviendrait quelque peu à notre nation prise dans son ensemble. « Notre mal, dit-il, est l'amour de la nouveauté. Quand deux Français s'abordent, la première question est infailliblement, comme chez les Athéniens de Démosthènes : Qu'y a-t-il de nouveau (3) ? De quel air mé-

(1) *Lettres persanes*, XXX. — *L'Ingénu*, de VOLTAIRE, est, à Saint-Malo, l'objet d'une semblable curiosité. « Le bruit se répandit qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper... Tout le monde le regardait avec admiration ; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois... »

(2) « Le badault peuple de Paris », dit Rabelais. — Voltaire proteste : « Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, et par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, et qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris. » (*Dict. phil.*, art. *Badaud*).

(3) Encore que nous ne soyons en ce cas que les héritiers

lancolique on répond : Rien, s'il n'y a rien ; et, au contraire, s'il y a quelque chose, quel contentement (1) !... Nous ne sommes pas exclusifs ; donnez-nous ce qu'il vous plaira : une pièce nouvelle, un auteur nouveau, un duel, une question politique, une querelle théologique, un changement de ministère, une émeute, un sermon, un assassinat. — On n'y résisterait pas si on était trop sensible, si on était profondément ému par chaque événement ; par bonheur, on se ménage, on garde toujours, à tout hasard, un

du caractère de nos ancêtres, les Gaulois, très curieux, au dire de César, il n'y a pas, et ceci peut nous servir d'excuse, que les Français qui se conduisent de la sorte : « Pour l'homme, remarque encore Voltaire, vous savez comme il est fait ; Rome, Londres, Paris passent leur temps à demander ce qu'il y a de nouveau. »

(1) Cf. PLUTARQUE, *De la curiosité* : « Si quelqu'un d'aventure luy fait ouverture de tels propos, s'il est à cheval mettant pied à terre, il l'embrassera, il le baisera et dressera les oreilles ; mais si celui qu'il rencontrera en son chemin luy dit qu'il n'y a rien de nouveau, il lui répondra lors : Que dis-tu ? N'as-tu pas passé par la place ? N'as-tu point été au palais ? Et n'as-tu point parlé à ceux qui sont venus d'Italie ? Voilà pourquoy, ajoute malicieusement Plutarque, j'estime que les magistrats de la ville de Locres font bien : car si quelqu'un de leurs bourgeois, revenant des champs en la ville, demande : Eh bien ! y a-t-il rien de nouveau ? ils le condamnent à l'amende ; parce que comme les cuysiniers pour bien ruer en cuysine ne demandent autre chose que qu'il y ait force gibier, et les pêcheurs force poisson : aussi les curieux ne souhaitent que qu'il y ait grande abondance de maux, et grand nombre d'affaires, grandes nouveautés, grands changements, à celle fin qu'ils aient toujours de quoy chasser, et que tuer. » (Trad. Amyot).

peu de sa sensibilité pour le lendemain; on s'intéresse peut-être moins aux choses qu'à ce qu'on dit; elles ont beau être tristes, quand on en a bien causé, c'est un grand soulagement; hommes et choses ne sont que l'aliment de l'éternelle conversation française, qui les dévore et les consomme. Notre roman et notre théâtre sont des plus accidentés, et la presse, qui vit du public, surexcite la passion de ce public pour se rendre nécessaire; pour satisfaire une curiosité aiguë, elle recueille, elle creuse, elle illustre les faits à sensation; elle les fabriquerait plutôt, et, s'il arrive que le meurtre manque, elle a perdu sa journée (1). »

(1) BERSOT, *Un Moraliste, Études et pensées* (Hachette, éd.). — C'est sur le gouvernement du 2 Décembre que retombe la responsabilité d'une si déplorable tendance du journalisme : « L'empire, constate CH. BICOT dans un remarquable ouvrage sur *les Classes dirigeantes* (pp. 99-101, Fasquelle, éd.), l'empire aura, à ce point de vue comme à tant d'autres, un lourd compte à rendre au tribunal de l'histoire. Il a été le grand corrupteur de la presse. C'est lui qui, en empêchant la plume des écrivains de traiter les questions sérieuses et de dire les véritables vérités, les a obligés à se jeter sur les petites choses, et à leur faire la place d'honneur... Des grandes questions politiques, mal vues et dangereuses, l'attention s'est rabattue sur les commérages. L'information est devenue la chose principale. Le fait a tué l'idée, l'information a tué l'article. Le rédacteur qui sait penser et écrire a passé au second rang. Place au reporter, messieurs !... L'idéal du journal ce sont quatre pages de faits divers, de nature diverse, que l'on peut grouper sous quatre ou cinq rubriques; le sanglant et le joyeux, le politique et le commercial, la faillite à côté de l'exécution, le scandale à côté

Le meurtre ne chôme guère. Mais, à son défaut, que de faits divers encombrant les journaux et ne causent pas les délices des seules portières. Gens écrasés, incendies, arrestations, rapt, escroqueries et cambriolages, etc., etc., il y en a pour tous les goûts. Et pourtant certains désœuvrés des grandes villes, plus blasés ou plus impatients, ne peuvent même se contenter des récits plus ou moins tragiques publiés par les journaux, il leur faut assister à quelque événement qu'ils puissent raconter, une fois rentrés au logis. Automobiles renversées, pauvres diables tombés d'un cinquième étage, manifestations, bagarres, tout leur est bon. Si l'accident n'a pas donné, ils se rabattent sur d'autres spectacles, le Jardin des Plantes ou le Jardin d'acclimatation, le Musée Grévin ou l'Hôtel des Ventes, la correctionnelle ou la Morgue, les affiches-réclames ou les vitrines des magasins, ou simplement le mouvement de la rue.

La Bruyère a dépeint en traits admirables un de ces curieux de profession : « Où n'est-il point ? s'écrie-t-il à propos d'un nouvelliste de son temps.

de la gaudriole, l'amant qui est tué, à côté de la femme qui empoisonne, le menu du dernier dîner de l'ambassadeur à côté de l'attelage gris de fer de Turlurette. Rien n'est plus plein, à la fois, et plus vide que ces quatre pages du journal. La curiosité ne se repose pas un moment, et pas un moment l'esprit ne travaille. Mille détails à colporter, pas une ligne qui fasse réfléchir. Pas un aliment pour l'esprit dans cette multitude de racontars. »

S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paraît à une fenêtre de l'hôtel de ville ; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; s'il se fait un carrousel, le voilà entré, et placé sur l'amphithéâtre ; si le roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle au serment des ligues suisses que celle du chancelier et des ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple à l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval ; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères. Il aime les troupes, la milice... Il est spectateur de profession ; il a vu, dit-il, tout ce qu'un homme peut voir, et il n'aura point de regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui : « Le cours est fermé, on « ne s'y promène point ; le bournier de Vincennes est « desséché et relevé, on n'y versera plus. » ? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire ? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier ; que Rochois est enrhumée, et ne chantera de huit jours?... (1) »

Sans être un curieux de cette sorte, il n'est probablement personne qui ne se laisse parfois distraire par des amusements futiles. Saint Augustin lui-

(1) *Les Caractères*, ch. VII, 13.

même, après sa conversion, tout en regardant ses accès de curiosité comme des tentations et des ruses du démon pour le troubler ou l'interrompre dans ses prières, confesse qu'il était souvent l'esclave de ce qu'il appelle une passion indiscrete et volage. « Qui pourrait dire, écrit-il, en combien de légères occasions et de choses de néant nous sommes tous les jours tentés par la curiosité, et combien souvent nous y succombons? Combien de fois arrive-t-il que lorsqu'on nous conte des choses frivoles, nous les souffrons d'abord par tolérance, afin de ne pas choquer les esprits faibles, et qu'ensuite nous nous portons peu à peu à les écouter avec plaisir? Je ne vais plus voir dans le cirque courir un chien après un lièvre; mais si passant par hasard dans une campagne, j'y rencontre une chose semblable, elle me divertira peut-être de quelque grande pensée et m'attirera vers elle... Que dirai-je aussi de ce qu'étant quelquefois assis dans la maison, un lézard qui prend des mouches ou une araignée qui les enveloppe dans ses filets captive mon attention (1)? »

L'auteur des *Caractères* a donné de la curiosité une définition qui nous la montre sous un autre aspect non moins futile. « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et pour ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un atta-

1) *Les Confessions*, livre X, chap. XXXV.

chement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode (1). » Les modes n'ont qu'un temps ; elles vieillissent vite et le plus souvent ne font place à d'autres que pour reparaître quelque jour rajeunies. C'est de leur nouveauté incessante que provient principalement l'attrait qu'elles exercent. Aujourd'hui comme divertissement, les sports sont à la mode ; la curiosité du public se porte de ce côté. Mais ici même se produisent des variations de goût. Les exercices de gymnastique, naguère si en honneur, sont, à l'heure présente, sinon précisément délaissés, du moins assez négligés. La vogue est encore moins aux courses de chevaux qu'aux courses de bicyclettes ou d'automobiles, aux régates, au football. « Les parties de cricket des clubs locaux, dit Spencer, qui constate l'existence de cette mode en Angleterre et y voit l'indice d'un retour à la barbarie, sont des sujets d'intérêt, non seulement dans leurs localités, mais ailleurs, et les noms des joueurs célèbres courent dans la bouche des multitudes. Il y a des professionnels et il y a des cours d'entraînement ; de sorte que ce qui à l'origine était un jeu, est devenu une affaire. De même avec les matches à l'aviron, qui s'exercent sur toutes les rivières assez larges et qui ont leurs séries de parties, qui attirent des foules énormes. Et ensuite le football, qui dans ma jeunesse n'occupait nullement l'attention publique, a

(1) LA BRUYÈRE, ch. XIII.

maintenant sa place réservée dans chaque localité, et ses grandes luttes entre joueurs payés attirent leurs dizaines de milliers de spectateurs, — dernièrement même, à Sydenham, cent mille, — dont la nature est telle, que la police est souvent appelée pour protéger les arbitres. On peut en effet remarquer que ce jeu, devenu actuellement le plus populaire, est aussi celui qui rend le plus brutal ; les luttes sans merci entre joueurs et l'intensité de leur antagonisme prouvent en effet, même sans tenir compte des fréquentes blessures et des morts accidentelles, que le jeu se rapproche aussi près d'un combat que le permet le manque d'armes (1). — Pour satisfaire à la curiosité

(1) Cf. dans la *Revue Pédagogique* (n° du 15 septembre 1905), l'article intitulé *Un réquisitoire américain contre le foot-ball*, où est reproduit du président de Harward, M. Charles W. Elliot, l'une des plus hautes autorités universitaires des États-Unis, un *rapport au Conseil de l'Université*, rapport dont nous extrayons les lignes suivantes, qui y sont justifiées par des faits et développées : « Le jeu de foot-ball est devenu grandement préjudiciable à la vie scolaire rationnelle dans les écoles et les universités américaines... Parmi les objections secondaires on peut ranger celles qui sont tirées de l'extrême publicité des matches, de la fréquence des accidents qui en résultent, de la place démesurée qu'ils occupent dans l'esprit des étudiants pendant deux mois, et de l'exaltation disproportionnée de leurs héros dans le monde universitaire... L'état de défiance mutuelle et d'hostilité entre les universités que le foot-ball crée trop souvent doit être compté aussi parmi ses inconvénients mineurs... Rien de tout cela ne condamne autant le foot-ball que l'examen de sa valeur morale... Surprendre l'ennemi, le tromper, lui tendre un piège, et, d'une

publique, le journalisme s'est développé, de sorte que, outre diverses feuilles quotidiennes et hebdomadaires consacrées entièrement aux sports, les feuilles quotidiennes et hebdomadaires ordinaires donnent les comptes rendus des événements dans toutes les localités, et il n'est pas rare qu'une feuille quotidienne leur réserve toute une page. Un grave fait accompagnateur est à noter. Tandis que la supériorité corporelle est en train de venir en première ligne, la supériorité mentale recule vers l'arrière-fond. On a depuis longtemps fait la remarque qu'un athlète connu est plus honoré qu'un étudiant qui est sorti le premier de ses examens; et, si l'on veut une preuve oculaire, on l'a dans les journaux illustrés, qui reproduisent continuellement des photographies de groupes rivaux de rameurs et de joueurs, tandis que nous ne voyons nulle part la photographie, par exemple, de tous les lauréats de l'année à Cambridge. Jusqu'à quel degré excessif prédomine l'athlétisme, le fait suivant l'indique: quand sir Michael Foster posa sa candidature à la représentation de l'Université de Londres, on vanta spécialement sa compétence, parce

manière générale, l'accabler sous le nombre, sont les méthodes habituelles de la guerre. Mais ces méthodes ne sont pas excusables dans un jeu viril, entre amis. Elles sont essentiellement égoïstes et laides, et tout jeu dans lequel des actions égoïstes et laides — et par surcroît faciles à dissimuler — peuvent aider à la victoire, est un jeu malsain, que ces actions soient d'ailleurs plus ou moins fréquemment commises. »

qu'il était un bon joueur de cricket (1)! » — Par un effet de snobisme, l'engouement pour ces matches est passé d'Angleterre en France.

La mode est aussi au tourisme. Encore que d'ordinaire les voyages profitent sans conteste à la culture intellectuelle et esthétique, parce qu'ils permettent d'acquérir la science qui n'est pas dans les livres, d'observer les hommes et les choses, de comparer, beaucoup sont inspirés par le seul désir de voir du nouveau. Des gens, remarque La Bruyère (2), « s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes ; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu ; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin ». Pascal ajoute : pour raconter ce qu'ils ont vu. Voilà en effet une autre source de la curiosité des touristes. « Curiosité, dit-il, n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer (3). » La Ro-

(1) *Faits et commentaires*, pp. 204-206.

(2) *Ouv. cité*, ch. XIII.

(3) *Pensées*, édit. HAVET, art. II, § 6.

chefoucauld appelle de même « curiosité d'orgueil », cette curiosité « qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent (1) ».

Effet de la mode encore, la manie, si finement décrite par La Bruyère, des collectionneurs qui se passionnent pour un objet qu'ils négligeront quand un autre aussi frivole aura prévalu (2). Qui n'a lu avec délices le portrait du fleuriste qui prend racine au milieu de ses tulipes ? ou celui de l'amateur de prunes, — de médailles, — d'estampes, — d'oiseaux, — d'insectes (3) ? Mais « qui pourrait épuiser tous les différents genres de curieux ? » Les uns collectionnent les monnaies, les cachets, les sceaux ou les timbres-poste, d'autres les gravures, les affiches, les menus de repas, les cartes postales ; ceux-ci les cannes, les pipes, ceux-là les costumes, les laques ou les faïences, etc. On sait que Frédéric le Grand possédait quinze cents tabatières, dont six cents lui avaient été léguées par sa mère.

Le goût des livres est assurément noble entre tous. Combien d'amateurs cependant recherchent un ouvrage uniquement pour sa reliure, ou parce qu'il est rare, ou parce que c'est une édition princeps, ou

(1) *Maximes*, CLXXIII.

(2) Comme on voit, nous n'entendons point parler ici des réunions d'objets d'histoire naturelle, telles les collections de zoologie, de botanique, de minéralogie, on ne peut plus utiles à l'étude des êtres de la nature et à la constitution de la science.

(3) Voy. les *Caractères*, ch. XIII.

un elzévir et surtout un elzévir non rogné, dont la marge se mesure au compas, ou un alde ou un estienne. Le contenu ne leur importe guère, pas plus qu'au *bibliomane*, de Ch. Nodier, qui possédait une bibliothèque chargée de livres « dont les feuilles n'étaient pas fendues : aussi ne les ouvrait-il jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connaissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance ».

Auprès des bibliomanes et des collectionneurs, il y a lieu de ranger les amateurs de *curiosités* ou de bric-à-brac. Les curieux, comme on les appelle, se plaisent à réunir, à côté d'objets vraiment précieux, des objets remarquables seulement par leur bizarrerie ou par leur rareté. C'est là une recherche assez frivole. Il est une autre espèce de *curiosités* auxquelles certains s'intéressent par-dessus tout et qui sont des faits amusants ou singuliers ou des anecdotes piquantes de tout genre en marge, pour ainsi dire, de l'histoire et de la littérature. Des ouvrages entiers leur ont été consacrés. Ainsi on a publié des *curiosités littéraires*, — *historiques*, — *biographiques*, — *bibliographiques*, etc. Nous n'osons blâmer le goût que l'on peut avoir pour elles, parce qu'il nous paraît assez propre à faire naître à sa suite la curiosité féconde, et que souvent d'ailleurs ces curiosités ne laissent pas d'être instructives.

Mais nous n'hésiterons pas à placer parmi les modes de curiosité futile celle des érudits, entendus au sens mesquin du mot. Malebranche se moquait de ces savants « qui font de leur tête un garde-meuble, dans lequel ils entassent, sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un certain caractère d'érudition, et qui se font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiques, qui n'ont rien de riche, ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion et du hasard ». Les menus faits, les détails insignifiants et sans valeur, voilà le plus souvent ce qui constitue leur érudition, érudition pédantesque « qui ne sert à rien ou qui ne sert qu'à fatiguer le lecteur », comme disait Bonhours. Quels grands événements ont marqué le règne de Louis XIV ou celui de Napoléon I^{er}, ils les ignorent, cela ne les intéresse point. En revanche, ils pourront vous dire le nombre des purgations ou des clystères du premier, ou bien vous faire le compte des gilets du second. Or quel profit pouvons-nous retirer de pareils détails ! « Quem'importe, s'écrie Renan, qu'Alexandre soit mort en 324 ou 325, que la bataille de Platées se soit livrée sur telle ou telle colline, que la succession des rois grecs et indo-scythes de la Bactriane ait été telle ou telle ? En vérité, me voilà bien avancé, quand je sais que Asoka a succédé à Bindusaro, et Kanerkès à je ne sais quel autre. Si l'érudition n'était que cela, si l'érudit était l'Hermagoras de La Bruyère qui sait le nom des architectes de la tour de

Babel et n'a pas vu Versailles (1), tout le ridicule dont on la charge serait de bon aloi, la vanité seule pourrait soutenir dans de telles recherches, les esprits médiocres pourraient seuls y consacrer leur vie (2). »

(1) « Que ne sait-il point? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarîs, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Membrot était gaucher, et Sésostris ambidextre : que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxercès ait été appelé Longue-Main parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche. » (*Les Caractères*, ch. V, 74).

(2) *L'Avenir de la science*, p. 230. — Cf. MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité*, liv. IV, ch. VII : « La principale cause qui engage les hommes dans de fausses études, c'est qu'ils ont attaché l'idée de savant à des connaissances vaines et infructueuses, au lieu de ne l'attacher qu'aux sciences solides et nécessaires... Les histoires les plus rares et les plus anciennes sont celles qu'ils font gloire de savoir. Ils ne savent pas la généalogie des princes qui règnent présentement, et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a quatre mille ans. Ils négligent d'apprendre les histoires de leur temps les plus communes, et ils tâchent de savoir exactement les fables et les fictions des poètes. Ils ne connaissent pas même leurs propres parents ; mais, si vous le souhaitez, ils vous apporteront plusieurs autorités pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur, et d'autres choses semblables. A peine savent-ils les noms des vêtements ordinaires dont on se sert de leur temps, et ils s'amuse à la recherche de ceux

Certains, au contraire, curieux d'un savoir universel, par lequel ils espèrent imposer au vulgaire, n'ont qu'une science d'emprunt, vague et bornée, vite démasquée. La Bruyère (1) nous offre encore une fine peinture de ces faux érudits. « Quelques-uns, dit-il, par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune; ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

« D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nord, celle des deux Indes, celles des deux pôles, et celle qui se parle dans la lune. Les idiomes les plus inutiles, avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques, sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent

dont se servaient les Grecs et les Romains... La carte de leur pays ou même de leur ville, leur est souvent inconnue; dans le temps qu'ils étudient les cartes de la Grèce ancienne, ou les rues et les places publiques de l'ancienne Rome... »

(1) *Loc. cit.*

ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine. Ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire ; ils parcourent tous les livres, et ne profitent d'aucun ; c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer ; ils plient sous le faix ; leur mémoire en est comblée, pendant que leur esprit demeure vide (1) »

Toutes ces dernières manifestations de la curiosité

(1) On a pu incriminer à ce propos certaines méthodes d'enseignement. Le temps n'est pas éloigné où il était de mode en histoire de n'exposer que les faits et gestes des rois et des grands personnages et de négliger la vie et les institutions nationales. Lorsque l'enfant, constatait Spencer, récitait sa leçon d'histoire, « il doit dire : Quand et par qui l'Angleterre fut envahie, quels chefs ont résisté à l'invasion et comment ils ont été tués, ce que fit Alfred et ce que dit Canut, qui combattit à Azincourt et qui l'emporta à Flodden, quel roi abdiqua et quel roi usurpa le trône, etc. Si, par un hasard quelconque, il vient à être reconnu qu'il y avait des serfs à cette époque, que les barons étaient des souverains locaux, que quelques-uns étaient vassaux des autres, que leur subordination au pouvoir central s'opérait peu à peu, ce sont là des faits qu'on traite comme secondaires... La valeur de la science est si singulièrement évaluée qu'il serait honteux de n'être pas instruit des amours de Zeus, ou de ne pouvoir nommer celui qui commandait à Marathon, tandis qu'il est permis d'ignorer absolument l'état social qui existait avant Lycurgue ou bien l'origine et les fonctions de l'Aréopage. » (*Introduction à la science sociale*, pp. 32-33. Alcan, édit.)

sont, en somme, bien innocentes. Elles apparaissent, pour parler la langue des philosophes, louables même quant à la forme, qui est un besoin désintéressé de recherches, mais futiles quant à la matière, laquelle est sans valeur et sans intérêt. Ne pourrait-il être fait un meilleur emploi d'un esprit, souvent actif et délié ?

CHAPITRE III

LA CURIOSITÉ MALIGNE

Dangers de la curiosité maligne. — Ses principaux modes. — Curiosité pour les jeux barbares dans l'antiquité et de nos jours ; — Exemples. — Curiosité pour les spectacles dangereux ; — Ou cruels : empressement de la foule aux cours d'assises et aux exécutions publiques. — Grave responsabilité de la presse. — Curiosité des choses défendues ou cachées ; — Exemples. — Curiosité indiscrete et malveillante ; — Cas divers. — Les écarts du reportage, et leur fâcheuse influence.

S'il est permis de se montrer en général indulgent à l'égard des divers modes de la curiosité frivole, il n'en est pas de même touchant les sortes de curiosité que nous allons examiner dans le présent chapitre. Toutes, comme on le verra, ne peuvent qu'être, en effet, dangereuses soit pour leur auteur, soit pour son prochain.

Nous avons regardé comme un genre de curiosité assez futile l'engouement pour les sports plus ou moins violents. Mais de cette sorte de curiosité à celle

que nous considérons comme mauvaise, il n'y a ici qu'un pas aisément franchi. Ne voit-on pas les spectacles les plus douloureux, les plus propres à étouffer chez ceux qui s'y complaisent les sentiments d'humanité et de pitié, attirer et retenir la foule ?

Quel n'était pas jadis l'attrait des combats sanglants de gladiateurs ! L'histoire d'Alypius, rapportée par saint Augustin, montre bien quelle fascination ils exerçaient, même sur des hommes de mœurs douces et d'un esprit cultivé. Entraîné de force par quelques amis à ces jeux odieux qu'il avait eus jusque-là en horreur, Alypius s'était promis de tenir les yeux fermés pendant la durée de ce cruel spectacle. Mais un grand cri que poussa le peuple, le lui ayant fait ouvrir, le voilà captivé comme les autres. « Il n'eut pas plus tôt vu couler ce sang qu'il devint cruel et sanguinaire ; il ne détourna point ses yeux de ces spectacles, mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur ; cette barbarie pénétra jusque dans le fond de son âme, et se saisit d'elle sans qu'il s'en aperçût : et il se trouva en un moment tout transporté, et comme enivré d'un plaisir si sanglant et si inhumain. Ce n'était plus ce même homme qui venait d'arriver, mais l'un de la troupe du peuple, et le compagnon véritable, tant d'esprit que de corps, de ceux qui l'avaient amené. Que dire de plus ? Il devint spectateur comme les autres ; il jeta des cris comme les autres ; il s'anima de chaleur comme les autres, et il remporta de ce lieu une passion d'y retourner, encore

plus violente que celle de tous les autres, n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avaient entraîné la première fois, mais y entraînant lui-même tous ceux qu'il pouvait (1).»

Cette curiosité cruelle, bien propre à faire reparaître la sauvagerie de l'humanité primitive, sauvagerie vivace encore malgré les progrès de la civilisation, n'est point particulière aux temps anciens ni réservée aux jeux du cirque. De nos jours, à défaut des abominables combats de gladiateurs, n'y a-t-il pas, en Espagne, les courses de taureaux? Ne se sont-elles pas même implantées déjà, malgré la loi et la police, dans le midi de la France? En Angleterre, « les sports des temps passés que la loi avait interdits à cause de leur brutalité, font leur réapparition. De temps en temps, constate Spencer, on lit quelque chose sur des combats secrets de coqs que la police découvre et arrête; et, en ce moment, le périodique ressuscité de Samuel Johnson, *The Rambler* (Le Promeneur), se fait nettement l'avocat des combats de coqs comme amusement. La renaissance du pugilat a la même signification, le retour à la barbarie,

(1) *Confessions*, Livre VI, ch. VIII. — Cf. BOUILLIER, *Du plaisir et de la douleur* (pp. 145-146). — Telle est chez beaucoup la persistance de cette basse curiosité, tel est le besoin de ce plaisir bestial qu'il peut à lui seul assurer le succès d'une pièce où satisfaction lui est brutalement donnée. C'est ce que constate, non sans protester, M. J. Lemaître, à propos de *la Tosca*, drame de Victorien Sardou. Voy. *Impressions de théâtre*, 2^e série, pp. 135-150.

puisque les plaisirs obtenus au prix des peines des autres entraînent nécessairement un dessèchement de la sympathie (1). » Ne voit-on pas encore la foule rechercher avidement des spectacles dangereux où il y a quelque chance qu'un homme se tue ou soit la proie d'un animal féroce. « Nous voulons, dit Leibniz, être effrayés par des danseurs de corde qui sont sur le point de tomber (2). » Et nous ressemblons plus ou moins à l'Anglais légendaire qui suivait une ménagerie dans l'espoir de voir quelque jour dévorer le dompteur.

D'autres occasions, heureusement plus rares, se présentent aussi de satisfaire cette brutale inclination, savoir les exécutions publiques. La Bruyère réprouvait la « vaine, maligne, inhumaine curiosité », qui pousse les hommes à se ranger en haie ou à se placer aux fenêtres pour observer les traits et la contenance d'un condamné qui va mourir. « Si les hommes étaient sages, dit-il, la place publique serait abandonnée, et il serait établi qu'il y aurait de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles ! » Loin de là, la meilleure société s'y rendait alors. On connaît les lettres où Mme de Sévigné raconte qu'elle est allée voir passer la Brinvilliers et la Voisin (17 juillet 1676 et 23 février 1680). « Je me souviens, écrit Voltaire, qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir

(1) SPENCER, *ouv. cité*, pp. 205-206. (Hachette, éd.)

(2) Ainsi est assuré le succès des *looping the loop* et des « bilboquets de la mort » de toute catégorie.

à Damiens une mort des plus recherchées et des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement aux dames... Un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, et comme il fut repoussé par les archers : « Laissez entrer monsieur, dit un des bourreaux ; c'est un amateur ». C'est-à-dire c'est un curieux (1). » Aujourd'hui c'est plutôt la canaille qui accourt voir tomber une tête, mais son empressement est pareil ; et combien scandaleux, puisqu'on a songé à restreindre la publicité des exécutions !

Mais que dire déjà de la ruée, de l'écrasement, aux portes des cours d'assises, d'une foule avide de suivre les débats de crimes atroces et de contempler des monstres ? Que dire encore de la réclame que font à ces bandits des journaux qui ne cessent de nous entretenir de leurs faits et gestes, qui nous rapportent

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. *Curiosité*. « La curiosité, dit saint Augustin, se porte même aux choses fâcheuses et désagréables, non pour en ressentir de la peine et de la douleur, mais pour le désir qui la porte à vouloir tout savoir et tout éprouver ; car quel plaisir y a-t-il de voir un corps mort déchiré de coups qu'on ne peut regarder qu'avec horreur ? et néanmoins, lorsqu'il s'en rencontre, tous y courent pour s'attrister et pour en avoir de l'effroi, quoiqu'ils craignent même de revoir en songe un objet semblable, comme si lorsqu'ils étaient éveillés on les avait contraints de le voir, ou qu'ils y fussent portés par la pensée qu'il y avait quelque beauté dans ce qu'ils désiraient voir. » (*Ouv. cité*, liv. X, ch. XXXV).

leurs moindres paroles et publient à l'envi leur image. Comme si ce n'était point là un infaillible moyen de faire se multiplier assassinats et viols ! Aussi combien il avait raison l'éminent écrivain qui protestait récemment contre cette inconsciente propagande. Quelques mesures que vous preniez pour réprimer la criminalité croissante, écrivait avec indignation M. Paul Margueritte, « cela ne suffira pas. Non, cela ne suffira pas. Parce que nous continuerons nous-mêmes à grandir le prestige des apaches, à les enivrer d'une horrible popularité. Quoi, il y a des braves gens, et l'on ne parle que des apaches ! Il y a des actions de courage, de vertu, de dévouement sublimes, et l'on ne parle que des apaches ! Il y a des savants qui se penchent sur les cornues des laboratoires, sur les sérums sauveurs, sur les microbes meurtriers, il y a les chercheurs admirables de la santé, de la vie ; et l'on ne parle que des apaches ! — Est-ce que je me trompe ? Est-ce qu'on parle d'autre chose ? (1) — Eh bien ! voilà ce qui les encourage,

(1) Il n'est pas sans intérêt, vu l'importance d'une telle question, de rapprocher de cette éloquente protestation, la brillante conférence de M^e Henri Robert sur *la Justice et le Crime*, conférence dans laquelle ce grand avocat n'a pas craint de faire, quoique en termes plus adoucis, la même constatation que M. Paul Margueritte : « Les criminels, dit-il, tiennent dans nos préoccupations journalières une place importante, trop importante sans doute. Les journaux sont pleins du récit sensationnel des exploits des bandits fameux : assassins, voleurs, faussaires, incendiaires ou simplement

voilà ce qui les pousse au meurtre, par l'orgueil et par la contagion ! Si Érostrate revenait, il ne brûlerait pas le temple d'Éphèse, il se ferait apache ! Qui veut de la réclame à bon marché, qui veut remplir les colonnes des journaux, qui veut voir son portrait tiré à des millions et des millions d'exemplaires, qui veut voir aussi celui de sa victime, écrabouillée dans le sang ? — Qui ? Mais l'apache père, l'apache fils, l'apache au berceau et tous les apaches à naître. — Et pourquoi les journaux donnent-ils ainsi ces choses-là en pâture à la foule ? Sinon parce que celle-ci les accepte, que dis-je ? les accepte, les ré-

liquidateurs... On peut dire sans exagération que pour devenir célèbre et faire parler de soi il est plus simple de se rendre coupable d'un forfait que de faire une bonne action ! Un honnête homme peut, par un acte de courage, d'héroïsme même, ou simplement de bienfaisance, acquérir des titres à la reconnaissance de ses contemporains ; quelques lignes, parcimonieusement mesurées lui seront dédaigneusement consacrées. Mais le héros du crime peut être tranquille : il aura son portrait en première page et la manchette en lettres énormes en tête du journal. — L'intérêt si vif et si passionné, si exagéré, qui s'attache aux criminels rejaillit un peu sur leurs défenseurs. Lorsqu'un avocat est chargé d'une cause sensationnelle, il voit augmenter dans de notables proportions le nombre des invitations à dîner. Une partie de l'attrait spécial et légèrement pervers que les héros des affaires célèbres inspirent aux femmes profite ainsi, par une faveur singulière, à leurs défenseurs. Ne pouvant avoir — et pour cause ! — le client lui-même à sa table et l'offrir en pâture à la curiosité de ses invités, les maîtresses de maison doivent se contenter de l'avocat. » (*Voy. le Petit Temps*, du 24 mars 1910):

clame, s'en empifre et en redemande encore (1) ». L'excuse ne serait pas suffisante, le véritable rôle de la presse étant moins de suivre l'opinion que de la diriger, mais le penchant inné à l'imitation, la contagion morale sont lois psychologiques bien connues, et l'on nous fait des crimes *retentissants* ! Quelle aberration (2) !

Il arrive même que le long exposé des crimes réels ne suffit pas à assouvir une curiosité insatiable. On y ajoute des aventures imaginaires. Deux, trois romans-feuilletons s'étalent au bas des journaux, souvent romans à queue interminables, et, comme on l'a dit, littérature à assassinats, à vols, à viols, à guillotine et à mouchards.

Bien différente de cette curiosité qui se rassasie de lectures et de spectacles malsains, est la curiosité qui cherche à découvrir ce qu'on veut précisément lui cacher ou ce qu'il vaudrait mieux qu'elle ignore. La première a surtout pour effet de dessécher et d'endurcir le cœur, la seconde ne se satisfait le

(1) Article de *la Dépêche*, de Toulouse, n° du 7 mars 1910.

(2) « On sait, dit Guyau, la rapidité avec laquelle les crimes se propagent par suggestion sous la forme même où un premier a été accompli : les femmes coupées en morceaux, les suicides étranges, le clou de la guérite où sept soldats se pendirent successivement, etc. De là le danger de la presse. Le directeur du *Morning Herald* a déclaré qu'il ne mettrait plus jamais dans son journal les comptes rendus de meurtres, ni de suicides, ni de folies pouvant être contagieux, et il a tenu parole. » (*Education et hérédité*, p. 11. Alcan, édit.)

plus souvent qu'aux dépens du bonheur ou de la moralité de celui qui l'éprouve.

La Bible nous en fournit quelques cas des plus probants. C'est à la funeste curiosité d'Ève que seraient dues et sa propre déchéance et toutes les misères de la vie humaine. « L'épouse de Loth veut voir, et elle meurt; Dina veut voir, elle est déshonorée; David n'est mû d'abord que par la curiosité : après l'avoir satisfaite, il devient adultère et homicide. L'histoire est pleine d'exemples de curiosité sans cause avouable, dont le moindre mal est d'exposer à la raillerie, ainsi qu'il arriva à la mère de Papirius, quand elle voulut savoir de son fils ce qui se discutait au Sénat de Rome. La fable n'est pas moins fertile que l'histoire en exemples de curiosité dangereuse : Pandore désire connaître ce que renferme la boîte dont les dieux lui ont fait présent ; et sa curiosité satisfaite vaut à la terre tous les maux qu'une vengeance céleste peut y répandre. La curiosité d'Actéon n'est pas punie avec moins de rigueur par la sévère Diane. Si la défiance guide Sémélé et Psyché, la curiosité a aussi une grande part dans leurs actions : la première perd la vie pour avoir voulu voir Jupiter dans sa majesté ; le bonheur de la seconde manque de lui échapper pour avoir vu l'Amour de trop près (1) ». N'empruntons aux contes populaires qu'un exemple de curio-

(1) Comtesse de BRADI, in *Dict. de la Conversation*, art. *Curiosité*. — Elsa aussi veut savoir et Lohengrin la quitte.

sité châtiée : la jeune femme de Barbe Bleue se voit à deux pas de la mort, parce qu'elle n'a pu résister à la tentation de pénétrer dans le cabinet défendu.

On ne peut plus justes sont les réflexions inspirées à Perrault par cette dernière aventure :

La curiosité, malgré tous ses attraits,
 Coûte souvent bien des regrets ;
 On en voit tous les jours mille exemples paraître ;
 C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger :
 Dès qu'on le prend il cesse d'être ;
 Et toujours il coûte trop cher.

Que de fautes, dans la société, cette passion fait commettre tous les jours. « La curiosité, dit Mme de Puisieux, a perdu plus de jeunes filles que le penchant (1) ». Combien de fois aussi n'a-t-elle pas lieu de se repentir après s'être contentée.

La faiblesse humaine, [observe Molière (2)], est d'avoir
 Des curiosités d'apprendre
 Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Et Cervantès, dans une des meilleures nouvelles du *Don Quichotte*, a décrit de main de maître le châti-

(1) Voy. dans les *Mémoires* de M^me ROLAND, comment, après avoir repoussé par ses cris et sa terreur la tentative lubrique d'un jeune ouvrier de son père, elle ne laissa pas d'avoir l'imagination préoccupée de cette scène : « La curiosité, dit-elle, venait s'en mêler... Il parlait de m'instruire, j'aurais désiré de l'entendre sans que ce fût à moi qu'il le dit, et le monde commençait à me paraître bien étrange... »

(2) *Amphytrion*, II, 3.

ment du *Curieux malavisé*, qui n'avait pu résister au désir non moins violent qu'insensé d'éprouver la vertu de sa femme. Tel encore, qui est poursuivi, comme Harpagon, du besoin de savoir ce qu'on dit de lui, est assez fâché quand il connaît la vérité.

Plutarque, blâmant cette curiosité intempérante, rappelle combien elle fut fatale à OEdipe. Faute de l'avoir réprimée, dit-il, « la curiosité enveloppa OEdipus en de très grands maux, parce que voulant savoir qui il était, comme n'étant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour luy demander, il rencontra Laïus par le chemin, qu'il tua, et épousa sa propre mère, par le moyen de laquelle il obtint le royaume de Thèbes : et, lorsqu'il semblait être très heureux, encore se voulut-il chercher soy-même, combien que sa femme l'en détournast le plus qu'elle pouvait, et plus elle le priait de ne le faire pas, plus il en pressa un vieillard qui savait toute la vérité du faict, en le contraignant par toutes voyes, tant que le discours de l'affaire l'ayant déjà mis sur le bord de la suspicion, comme le vieillard se fut écrié :

Hélas ! je suis sur le point dangereux
De déclarer un cas bien malheureux ;

toutefois étant déjà surpris de la passion de curiosité, et le cœur luy en battant, il respond :

Et moy aussi sur le point de l'entendre,
Mais toutefois il me le fault apprendre ;

tant est aigre-doux, et malaisé à contenir le cha-

touillement de la curiosité, comme un ulcère qui plus on le gratte et plus s'ensanglante luy-même (1) ».

Quand elle s'applique à connaître les secrets du prochain, à s'enquérir de ses affaires, à pénétrer dans sa maison et dans sa pensée, la curiosité prend le nom d'indiscrétion. « Pour quoy on use de clef, de verrou et de porte, c'est ce que le curieux appetite découvrir, dit Plutarque... L'entendement des curieux, ajoute-t-il, est tout ensemble ès palais des riches, et maisonnettes des pauvres, ès cours des Roys, ès chambres des nouveaux mariés ; il furette toutes choses et s'enquiert des affaires des passants, des seigneurs et capitaines... Ils vont recherchant la généalogie des autres, que le grand-père de leur voisin était venu de la Syrie, que sa nourrice était Thracienne : que un tel doit trois talents et n'en a point encore payé les arrérages, et ils s'enquièreient de telles choses, d'où venait la femme d'un tel, et qu'était-ce que un tel et un tel disaient à part en un coin... Ils se mettront à crocheter les lettres missives d'autrui, ils approcheront l'oreille contre les parois des maisons d'autrui pour écouter ce qui se dit et se fait au dedans, ils iront oreiller ce que des valets et des chambrières cacquetteront en un coin. »

On le voit, cette honteuse curiosité ne date pas d'aujourd'hui. Mais elle est surtout le fléau des pe-

(1) *Œuvres morales, De la Curiosité*, trad. Amyot.

tites villes où, pour occuper leur oisiveté, les faînéants et les esprits vides n'ont pas, ainsi que dans les grandes villes, toutes sortes d'événements nouveaux et variés. Combien est coupable cette curiosité, qui attente à la liberté, et même en quelque sorte à la propriété d'autrui ! Si l'on ferme sa porte, ce n'est pas pour être épié par la fenêtre, et l'on ne clôt pas ses lettres pour qu'elles soient lues par des étrangers. Le châtiment d'ailleurs la suit parfois de près. « La réponse de l'Égyptien, s'écrie Plutarque, fut gentille et bien à propos à celui qui lui demandait, que c'était qu'il portait enveloppé : « C'est « à fin que tu ne le saches pas, qu'il est enveloppé. » Aussi toy curieux, pourquoi vas-tu ainsi recherchant ce qui est caché ? » Mésaventure plus cruelle arriva au savant La Condamine, ce type du curieux sans mesure et sans vergogne. Un jour qu'il passait dans l'appartement de Mme de Choiseul alors qu'elle faisait sa correspondance, il s'approcha doucement pour lire par-dessus son épaule ce qu'elle écrivait. Mme de Choiseul s'en aperçut et continua sa lettre en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage si M. de La Condamine n'était pas derrière moi, lisant ce que je vous écris. » — « Ah ! madame ! s'écria La Condamine, rien n'est plus injuste ! je vous assure que je ne lis pas (1). »

(1) On raconte aussi que, comme il se trouvait un jour chez M. de Choiseul, alors ministre, un valet de chambre vint annoncer une visite à son maître, qui passa dans la

Le plus souvent, au reste, cette indiscrete curiosité n'est pas seulement l'effet d'un besoin impérieux de connaître les secrets des autres ; elle a pour but de pénétrer leurs défauts et leurs misères pour les livrer en pâture à la malignité publique et satisfaire ainsi à leurs dépens un odieux penchant aux commérages et à la médisance. C'est alors qu'elle mérite bien d'être définie, comme elle l'a été par Plutarque, « un désir de savoir les tares et les imperfections d'autrui, qui est un vice ordinairement conjoint avec envie et malignité. » — « La curiosité, dit-il encore, semble être un déliement, violement et descouvrement des choses secretes ; or est-il que communément ceulx qui enquierent et savent beaucoup, parlent aussi beaucoup ; il est du tout nécessaire, que médisance soit conjointe à curiosité, car ce qu'ils oyent volontiers, ils le redisent aussi volontiers, et ce qu'ils recueillent soigneusement des autres, ils le déportent encore plus volontiers à d'autres (1). » Mais, ajoute-t-il,

pièce voisine et laissa La Condamine seul un moment. Celui-ci s'installa devant le bureau du ministre et se mit à lire tranquillement les dépêches et papiers de tout genre dont il était chargé. Le ministre, en rentrant, le trouva plongé dans cet examen. Il resta d'abord stupéfait ; enfin : « Que faites-vous donc, monsieur de La Condamine ? s'écria-t-il. — Moi, répondit notre savant, je regardais ce qu'il y a là-dedans. » M. de Choiseul ne put tenir à ce beau sang-froid et partit d'un éclat de rire.

(1) Plutarque écrit ailleurs : « La curiosité est ordinairement jointe au parler beaucoup ; car ils désirent entendre et ouïr beaucoup de nouvelles, à fin qu'ils en puissent con-

« pourquoy est-ce, homme par trop envieux , que tu vois si clair ès affaires d'autrui, et si peu ès tiennes propres ? destourne un peu du dehors, et retourne au dedans ta curiosité, si tant est que tu prennes plaisir à savoir et entendre des maux, tu trouveras bien chez toy-mesme à quoy passer ton temps : autant qu'en un bois de feuilles il s'amasse, autant trouveras-tu de péchés en ta vie, de passions en ton âme, et d'omissions en ton devoir ; aussi trouveras-tu en toy des maux qui procèdent les uns d'envie, les autres de jalousie, les autres de lascheté, et les autres de chicheté ; amuse-toy à les revisiter, à les considérer... Mais il y en a qui pour rien ne veulent voir leur vie, comme leur estant un très mal-plaisant spectacle, ny replier et retourner leur raison comme une lumière sur eux-mêmes, mais leur âme étant pleine de toutes sortes de maux, et redoutant et craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle mesme, saulte dehors, et va errant çà et là à rechercher les faicts d'autrui, nourrissant et engraisant ainsi sa malignité. »

A peu près en même sens, Molière fait dire à Dorine (*Tartuffe*, I, 1) :

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire.

ter beaucoup, mesmement des plus secrettes. Voyla pourquoy ils vont partout furettant et fleurant, s'ils pourront point éventer quelque chose bien cachée, adjoustant comme une vieille surcharge de choses odieuses à leur babil. » (*Du trop parler* (bavardage), trad. Amyot.

Qui ne connaît de ces bonnes âmes, dont le souci constant est de savoir ce que fait chacun ? Telle commère, lasse d'espionner les voisins, va de quartier en quartier, s'enquérant de ce qui se passe dans les familles ; telle autre, le nez collé aux vitres, observe les allants et venants, interprétant à sa guise leur démarche ou la direction qu'ils suivent. Celui-ci ne quitte le café, où il est à l'affût de tout ce qui se dit, que pour colporter sur la place publique ou de boutique en boutique les médisances et les cancans ; celui-là est recherché des salons parce qu'il abonde en menues nouvelles propres à relever l'insipidité des conversations. Une réception ou un dîner, une arrivée ou un départ, un mariage ou un divorce, un testament, un procès, une acquisition ou une vente, tout est matière à délier les langues et à faire ouvrir les oreilles.

Gardons-nous d'oublier les reportages des gazettes. Ici, comme en ce qui a trait aux crimes sensationnels, ils ne font guère d'ailleurs que répondre à la demande. « De quel côté, écrivait il y a quarante ans un pénétrant moraliste (1), de quel côté se portent aujourd'hui les préférences de la foule ? C'est de nos jours qu'on a inventé toute une littérature dont nous retrouverions difficilement l'analogue dans l'histoire de l'esprit français. Je ne veux pas feindre pourtant

(1) CARO, *Nouvelles études morales sur le temps présent*, pp. 350-353. (Hachette, éd.)

d'ignorer qu'à toutes les époques il y ait eu en France un goût vif d'indiscrétion, de scandales même, un empressement significatif à recueillir les commérages d'antichambre et d'alcôve. Les nouvelles à la main des derniers siècles et certaines parties de nos mémoires nous en ont conservé les fragiles monuments ; mais alors ce plaisir n'était qu'à l'usage des raffinés dans les classes oisives ou des curieux parmi les écrivains. Il était réservé à notre temps d'en faire une institution au profit de la nation tout entière, une institution non d'utilité, mais de curiosité publique ! Elle a ses moyens d'information, sa police, ses agents avoués ou secrets : elle tient à sa disposition d'innombrables instruments de propagande. Tous les soirs vous pouvez être assurés qu'à la même heure, une population affamée se disputera cette pâture des petits événements du jour, des incidents les plus futiles, des scandales de la vie privée, violée dans son intimité par une sorte d'effraction audacieuse, produite à la lumière d'une publicité brutale. Et comme il y a concurrence, c'est à qui pénétrera le plus avant dans les secrets d'autrui et devancera ses confrères dans l'indiscrétion du jour ou même dans celle du lendemain. Lancée sur cette pente, la curiosité ne s'arrête pas. D'une révélation à une invention, il n'y a pas loin. Ce qu'on ne sait pas, on l'arrange à sa manière, on le dispose, on le complète. Les médisances dont on fait trafic amènent insensiblement la calomnie qui peu à peu fait son

chemin dans les esprits, sous forme d'allusions perfides, assez claires pour être devinées, assez détournées pour ne pouvoir être combattues en face. Ce que la tranquillité et l'honneur des familles ont à souffrir des mœurs actuelles, on le sait. Ce qui peut se cacher de rancunes secrètes, de représsailles honteuses, de jalousies et de haines inavouables sous le commerce en apparence inoffensif de ces petites nouvelles, vous pouvez le deviner ; mais ce que l'on peut marquer avec pleine certitude, c'est la triste influence que ce genre de curiosité inférieure et à quelques égards dépravée exerce sur l'esprit public, qu'elle déshabitude des nobles soucis de la pensée, qu'elle abaisse, qu'elle avilit. Comment le goût des grandes choses ne se perdrait-il pas à la longue dans la fréquentation de ces vulgaires entretiens où sont en jeu, non plus des doctrines comme en d'autres temps, mais des anecdotes et des noms propres (1)? Quand la litté-

(1) Notons à l'appui de ces paroles que le regrettable état d'esprit qu'elles dénoncent, après avoir envahi le journal, pénètre aujourd'hui dans l'histoire littéraire. « Il y a des gens qui aiment mieux savoir si Mme Victor Hugo fut fidèle à son mari que de lire l'œuvre du maître ; on néglige les *Destinées* de Vigny, mais on veut être renseigné sur Mme Dorval ; on ignore les romans de George Sand, mais on veut connaître les détails douloureux de sa vie intime ; on viole le secret des alcôves ; on traîne sur les tréteaux pour amuser la populace l'âme sanglante et nue d'un Musset, et des termites patients se font les montreurs des plaies douloureuses qui ont de tout temps ulcéré les âmes inquiètes. Triste besogne ; fâcheux symptômes !... Qu'ajou-

rature de personnalités triomphe quelque part, c'est un signe infaillible que la littérature d'idées décline. Le public ne peut à la fois servir deux maîtres. Il faut qu'il fasse son choix entre les plaisirs subalternes de la curiosité et les mâles voluptés de la pensée que l'on achète au prix de la fatigue et de l'effort. »

Que dirait donc aujourd'hui ce moraliste ? Que de chemin parcouru depuis ! Reporter, soyez tout yeux et tout oreilles ; mais ayez aussi de l'imagination ! Il faut au lecteur, quand il se met à table ou quand il en sort, que son journal lui serve tout chaud un énorme scandale. Quel déjeuner ferait-il, quelle digestion serait la sienne, s'il ne pouvait étendre sur son pain ni mélanger avec son vin ou bien avec son café quelque bonne infamie ! Il n'y en a pas ? Inventez-en ! Sans quoi le tirage baisserait au profit de feuilles moins scrupuleuses. Blasé, le palais du public est de plus en plus exigeant. Il lui faut du piment et force épices. Certaine presse le sert à souhait.

tent ou qu'enlèvent à l'œuvre de Hugo ou de Flaubert les révélations scandaleuses ou les attestations de certificats médicaux ? Encore, si on étudiait les uns et si on exhumait les autres, honnêtement, avec le seul souci d'apporter une contribution à l'explication des œuvres ! Mais non ; le mobile inavoué, c'est, le plus souvent, la curiosité malsaine du fait pour le fait ; voilà ce qui pousse nos Brantôme de décadence, nos Saint-Simon qui n'ont même pas l'excuse d'être de grands écrivains... » (LOUIS BOISSE, *le Fétichisme du fait*, in *la Grande Revue*, n° du 25 janvier 1910, p. 361).

CHAPITRE IV

LA CURIOSITÉ FÉCONDE

Deux sortes essentielles de curiosité féconde. — 1. *La curiosité pratique*. — Ses divers modes ; — Exemples. — Son insuffisance. — Utilité et valeur de la science. — 2. *La curiosité désintéressée*. — Elle est rudimentaire chez l'homme inculte, ou frivole. — Peu de succès des conférences populaires. — Frivolité des conférences mondaines. — Objet de la curiosité désintéressée ; — Ses modes ; — La passion du vrai chez le savant ; — Chez l'explorateur ; — Chez le philosophe.

La forme de curiosité qu'il nous reste à étudier, la curiosité féconde, a, suivant l'expression de M. Ribot, « tous les degrés de l'animal qui palpe et flaire, jusqu'à un Goethe qui scrute tout, veut tout savoir, tout embrasser (1) ». Mais quelle que soit la diversité de ses modes, ils peuvent essentiellement se ramener à deux sortes : la curiosité utilitaire ou pratique, et la curiosité désintéressée ou scientifique.

(1) *La Psychologie des sentiments*, p. 359. (F. Alcan. éd.)

La *curiosité pratique* a pour but la conservation et le bien-être de l'individu ; elle a trait, en gros, à tout ce qui est ou paraît propre à satisfaire les besoins matériels de l'homme, à l'investigation de tout ce qui peut lui être utile ou nuisible.

Elle présente des modes spéciaux en rapport avec les métiers exercés. Autre est la curiosité de l'agriculteur, autre celle de l'industriel, du commerçant ou de l'ingénieur. Mais, dans quelque profession que ce soit, directement appliquée à l'objet de cette profession, elle est éminemment propre à assurer la supériorité des hommes en qui elle se rencontre. Celui-là est, en effet, le plus habile qui connaît le mieux les matières qu'il traite et les instruments dont il use, qui d'ailleurs ne se contente pas de connaissances générales, forcément incomplètes ou superficielles, mais qui possède le plus de vérités de détail sur son art, qui connaît plus à fond la réalité des choses dont il s'occupe.

Prenons quelques exemples. A l'opposé du laboureur ignorant et routinier, l'agriculteur dont l'intelligence est en éveil, a souci des moindres parties du travail agricole ; il s'enquiert des qualités du sol, des semences et des plantes auxquelles celui-ci convient le mieux ; il s'informe des meilleures méthodes de culture, des meilleurs engrais, des machines perfectionnées, et par là, à moins de frais, il fait rendre à la terre des produits supérieurs en qualité et en quantité.

L'industriel, digne de ce nom, n'est pas seulement armé d'une forte culture professionnelle ; il est à l'affût des dernières découvertes, des procédés plus rapides et moins coûteux ; il se tient au courant des exigences économiques, et ne cesse de chercher des débouchés nouveaux pour ses produits. Ainsi il l'emporte sur des concurrents moins avisés.

Ce souci du mieux ou du nouveau constitue un élément capital du génie pratique des Américains et des Anglais. En Amérique, au témoignage de J. Huret, » chaque spécialiste, chaque ingénieur, chaque contremaître, chaque ouvrier se demande constamment ce qu'il faudrait faire pour que sa machine produise mieux et plus vite (1) ».

Et rien n'est plus louable. Il ne faudrait pas cependant, par suite d'une admiration sans bornes pour les heureux résultats auxquels aboutit la curiosité utilitaire, répudier tout ce qui n'est pas culture exclusivement technique et se garder de donner satisfaction à la curiosité désintéressée. Considérer comme vaines les recherches purement scientifiques et n'estimer que ce qui a trait à la pratique, c'est tarir la source même du progrès. Que sont, en effet, les découvertes, sinon des applications de la science !

Mais, bien plus, la science a sa raison d'être en dehors des applications qu'on en peut faire. Comme

(1) *En Amérique*, t. I, p. 117.

l'a dit Aristote, elle est née de l'étonnement, de la curiosité. Elle a donc en elle-même sa propre fin, qui est la satisfaction donnée au besoin de savoir et de comprendre, qui est en un mot la possession de la vérité.

« Sans doute, dit admirablement Aug. Comte, quand on envisage l'ensemble complet des travaux de tout genre de l'espèce humaine, on doit concevoir l'étude de la nature comme destinée à fournir la véritable base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature, puisque la connaissance des lois des phénomènes, dont le résultat constant est de nous les faire prévoir, peut seule évidemment nous conduire à les modifier à notre avantage les uns par les autres.

« Nos moyens naturels et directs pour agir sur les corps qui nous entourent sont extrêmement faibles et tout à fait disproportionnés à nos besoins. Toutes les fois que nous parvenons à exercer une grande action, c'est seulement parce que la connaissance des lois naturelles nous permet d'introduire parmi les circonstances déterminées sous l'influence desquelles s'accomplissent les divers phénomènes, quelques éléments modificateurs qui, quelque faibles qu'ils soient en eux-mêmes, suffisent dans certains cas pour faire tourner à notre satisfaction les résultats définitifs de l'ensemble des causes extérieures. En résumé, *science, d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action*, telle est la formule très simple qui ex-

prime d'une manière exacte la relation générale de la science et de l'art en prenant ces deux mots dans leur acception totale.

« Mais malgré l'importance capitale de cette relation, qui ne doit jamais être méconnue, ce serait se former des sciences une idée bien imparfaite que de les concevoir seulement comme les bases des arts, et c'est à quoi malheureusement on n'est que trop enclin de nos jours. Quels que soient les immenses services rendus à l'*industrie* par les théories scientifiques ; quoique, suivant l'énergique expression de Bacon, la puissance soit nécessairement proportionnée à la connaissance, nous ne devons pas oublier que les sciences ont avant tout une destination plus directe et plus élevée, celle de satisfaire au besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes. Pour sentir combien ce besoin est profond et impérieux, il suffit de penser un instant aux effets physiologiques de l'*étonnement*, et de considérer que la sensation la plus terrible que nous puissions éprouver est celle qui se produit toutes les fois qu'un phénomène nous semble s'accomplir contradictoirement aux lois naturelles qui nous sont familières....

« Si la puissance prépondérante de notre organisation ne corrigeait, même involontairement, dans l'esprit des savants, ce qu'il y a sous ce rapport d'incomplet et d'étroit dans la tendance générale de notre époque, l'intelligence humaine, réduite à ne

s'occuper que de recherches susceptibles d'une utilité pratique immédiate, se trouverait par cela seul, comme l'a très justement remarqué Condorcet, tout à fait arrêtée dans ses progrès, — même à l'égard de ces applications auxquelles on aurait imprudemment sacrifié les travaux purement spéculatifs ; car les applications les plus importantes dérivent constamment de théories formées dans une simple intention scientifique, et qui souvent ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire aucun résultat pratique. On en peut citer un exemple bien remarquable dans les belles spéculations des géomètres grecs sur les sections coniques, qui, après une longue suite de générations, ont servi, en déterminant la rénovation de l'astronomie, à conduire finalement l'art de la navigation au degré de perfectionnement qu'il a atteint dans ces derniers temps, et auquel il ne serait jamais parvenu sans les travaux purement théoriques d'Archimède et d'Apollonius ; tellement que Condorcet a pu dire avec raison à cet égard :

« Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à une théorie conçue deux mille ans auparavant, par des hommes de génie qui avaient en vue de simples spéculations géométriques (1). »

(1) « Rien de plus purement spéculatif et de plus stérile, en apparence, que les fractions continues ; et cependant c'est avec leur aide qu'Huyghens est parvenu à déterminer les dimensions des roues dentelées dans la construction de

« Il est donc évident qu'après avoir conçu d'une manière générale l'étude de la nature comme servant de base rationnelle à l'action sur la nature, l'esprit humain doit procéder aux recherches théoriques en faisant complètement abstraction de toute considération pratique ; car nos moyens pour découvrir la vérité sont tellement faibles que si nous ne les concentrons pas exclusivement vers ce but, et si, en cherchant la vérité, nous nous imposons en même temps la condition étrangère d'y trouver une utilité pratique immédiate, il nous serait presque toujours impossible d'y parvenir (1). »

Expression du besoin de connaître les choses qui nous entourent, de savoir comment elles s'expliquent et d'où elles proviennent, la *curiosité scientifique* n'est pas le fait d'un esprit médiocre ou superficiel. L'ignorant ne s'étonne et ne s'enquiert de rien ; tout

sa machine planétaire. » (BALMÈS, *l'Art d'arriver au vrai*, ch. XXI, paragraphe 45). — « Quand les plus grands géomètres du dix-septième siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe, qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation, où ils s'engagèrent par la seule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des théorèmes difficiles. Ils ne prétendaient pas eux-mêmes travailler pour le bien public ; cependant il s'est trouvé, en approfondissant la nature de la cycloïde, qu'elle était destinée à donner aux pendules toute la perfection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à sa dernière précision. » (FONTENELLE, *Préface* (sur l'utilité des mathématiques et de la physique) des *Éloges des Académiciens*).

(1) *Cours de philosophie positive*, 2^{me} leçon. — Cf. RABIER, *Leçons de philosophie, Psychologie*, p. 3. (Hachette, éd.)

ce qui est habituel lui paraît simple et naturel et il n'en recherche pas les raisons, c'est-à-dire les causes et les lois. Le ciel étoilé, l'origine et la constitution de notre planète, les phénomènes physiques et les propriétés variées des corps, le retour périodique des saisons, l'existence et la diversité des êtres vivants, leur structure et leurs instincts si admirables, la nature des parties connues ou inconnues du globe terrestre, les événements qui s'y sont successivement accomplis et l'évolution des sociétés, rien ne provoque l'intérêt ou la surprise de l'homme stupide ou inattentif. Pour lui, il n'y a dans l'univers ni merveilles ni énigmes (1).

(1) Qu'on ne s'y trompe pas : ce qui est dit ici et plus loin, sur l'état d'esprit de l'homme *inculte*, n'est vrai que d'une façon générale ; non absolument. L'étonnement, le désir de connaître les raisons des choses ne fait pas nécessairement défaut à l'ignorant. Tel enfant, très intelligent, a pu autrefois et à la campagne principalement, rester étranger à toute instruction, sans pour cela arriver à ne ressentir aucun besoin de savoir. Dans la préface de son excellent ouvrage sur *les Grands écrivains scientifiques*, M. Gaston Laurent rapporte comme exemple de curiosité désintéressée chez les gens simples, le fait suivant : « Madame, disait une pauvre femme de ménage, l'astronomie, est-ce que c'est de l'anglais ? — Non, c'est une science qui parle du soleil de la lune et des étoiles. — Oh ! comme ce doit être amusant ! (Elle se remet à frotter les carreaux de la fenêtre et elle regarde de côté le croissant de la lune qui se lève). Voilà, ajoute l'auteur, l'élan naturel de l'esprit. Il s'agit seulement de ne pas le décourager. » Sans doute, l'intelligence naissante est avide de connaître et cet élan naturel qui devient l'amour du vrai existe normalement chez tous nos enfants ;

Spencer a bien saisi la raison de cette incuriosité chez l'homme inculte et principalement chez le sauvage. « Tant que l'esprit n'est pas arrivé, dit-il, à la croyance que certains rapports des choses sont constants, il ne saurait y avoir d'étonnement en présence des faits qui semblent en désaccord avec cette croyance. On le voit par la conduite des gens sans culture qui sont parmi nous. Montrez à un paysan une expérience remarquable, l'ascension des liquides dans un tube capillaire, ou l'ébullition spontanée de l'eau dans un récipient où l'on fait le vide, et, au lieu de l'étonnement profond que vous attendez, vous trouvez une indifférence distraite. Le fait qui vous a frappé d'étonnement la première fois que vous l'avez vu, parce qu'il ne semblait pas s'accorder avec l'idée générale que vous aviez des phénomènes physiques, ne lui semble point étonnant, parce qu'il ne possède point ces idées. Si maintenant nous supposons le paysan dénué des idées générales qu'il a, et les causes capables de le surprendre encore plus rares, nous arrivons à l'état mental de l'homme primitif.

« Les voyageurs sont à peu près unanimes à attri-

mais il s'atrophie trop souvent quand il n'est point favorisé. Il se produit bientôt une sorte de régression. La recherche de l'utilité immédiate, le souci de donner satisfaction aux besoins les plus simples le remplacent. Et, pour quelques personnes incultes qui conservent, comme cette brave femme, une ardeur secrète pour la vérité, combien j'en connais qui prendraient en pitié M. G. Laurent, si elles le voyaient seulement braquer une lunette sur la lune.

buer aux races les plus inférieures le dédain des nouveautés. Selon Cook, les Fuégiens montraient la plus complète indifférence en présence de choses absolument nouvelles pour eux. Le même voyageur observa chez les Australiens la même particularité; d'autres ont dit qu'ils conservaient une impassibilité remarquable quand on leur montrait des objets étranges. Suivant Dampier, les Australiens qu'il avait à son bord « ne firent attention à rien dans le vaisseau » qu'à ce qu'ils avaient à manger. Le chirurgien de Cook disait aussi que les Tasmaniens ne témoignaient aucune surprise de rien. Le capitaine Wallis affirme que les Patagons « montrèrent l'indifférence la plus inexplicable pour tout ce qui les entourait (à bord); même le miroir, qui les amusa beaucoup, n'excita pas leur étonnement »; et le capitaine Wilkes assure la même chose. Je trouve aussi raconté que deux Veddahs « ne montrèrent aucune surprise à la vue d'un miroir ». Enfin Pinkerton raconte « qu'un miroir fut la seule chose qui put causer un moment de surprise aux Samoyèdes; encore ne fût-ce qu'un instant, et il cessa bientôt d'attirer leur attention ».

« Quand un esprit ne peut éprouver de surprise, il est naturel qu'il ne puisse éprouver de curiosité intelligente; et quand la faculté de la pensée est la plus faible, l'étonnement même peut se produire sans donner lieu à un examen. Burchell, qui affirme que les Boschimans « n'expriment aucune curio-

sité », dit qu'il « leur montra un miroir ; qu'à cette
« vue ils se mirent à rire ; ils écarquillèrent leurs
« yeux avec un air de surprise indifférente et s'éton-
« nèrent d'y voir leur propre figure ; mais ils ne té-
« moignèrent à ce sujet aucune curiosité »...

« Évidemment, le défaut du désir d'information
sur les choses nouvelles, qui, nous le voyons, est le
signe caractéristique de l'état mental le plus infé-
rieur, est lui-même un obstacle à l'acquisition de la
connaissance généralisée qui donne lieu à la sur-
prise de la raison, et par suite rend possible la cu-
riosité de la raison. S'il « manque absolument de
« curiosité », dit M. Bates de l'Indien Cucama, c'est
qu'il « s'embarrasse peu des causes des phénomè-
« nes naturels qui se passent autour de lui ». Inca-
pable de penser et dépourvu du désir de savoir, le
sauvage n'a aucune tendance spéculative. Il voit des
choses qui s'imposent sans cesse à son attention et
ne fait aucun effort pour les expliquer. De sorte que
lorsqu'on lui pose la question que Park a souvent
faite aux nègres : « Que devient le soleil pendant la
« nuit ? Est-ce le même soleil que nous voyons le
« lendemain, ou un autre ? », il ne fait aucune ré-
ponse : « J'ai vu qu'ils trouvaient la question très
« puérile : ils n'avaient jamais hasardé une conjec-
« ture ni formé une hypothèse sur cette question. »

« Nous ferons bien de ne pas oublier le fait géné-
ral dont nous venons de donner les exemples qui
précèdent. Il est tout à fait en désaccord avec les

idées reçues sur l'homme primitif. On nous le représente d'ordinaire comme se perdant en théories sur les phénomènes qui l'entourent, tandis qu'en réalité il ne sent pas le besoin de les expliquer (1) ».

Aussi bien que les phénomènes naturels, les merveilles de l'industrie humaine sont impuissantes à faire sortir l'ignorant de son indifférence (2). Si le sauvage, comme on l'a dit, s'effraie plus qu'il ne s'étonne de nos puissants navires de guerre mus par

(1) *Principes de sociologie*, t. I, pp. 128-131.

(2) Suivant les cas, nous faisons tous plus ou moins preuve de cet état d'esprit. « Il est étonnant, dit Fontenelle, combien de choses sont devant nos yeux sans que nous les voyions. Les boutiques des artisans brillent de tous côtés d'un esprit et d'une invention qui cependant n'attirent point nos regards ; il manque des spectateurs à des instruments et à des pratiques très utiles et très ingénieusement imaginées ; et rien ne serait plus merveilleux pour qui saurait en être étonné. » (*Préface*, précédemment citée.) — « Lors de son fameux voyage, écrit W. JAMES (*Précis de psychologie*, trad. française, p. 434), Darwin remarqua que les Fuégiens regardaient les chaloupes avec étonnement, tandis que le grand navire leur paraissait de ces choses naturelles « qui vont de soi ». Nous ne désirons mieux connaître que ce que nous connaissions déjà quelque peu. Les grandes fabriques de tissus, les énormes usines métallurgiques sont, pour la plupart d'entre nous, des réalités comme l'air, l'eau, le sol, et qui ne nous donnent pas plus à penser. Il « va de soi » qu'une pointe sèche ou une eau-forte doit être très belle : mais qu'on nous montre un dessin à la plume également beau, et voici que notre sympathie est immédiatement éveillée par les difficultés de la tâche et nous fait nous étonner de l'habileté du dessinateur. D'où le mot de cette vieille dame, en extase devant une peinture académique : « Est-ce vraiment fait à la main ? »

une force intérieure, le paysan sans instruction n'a pas le plus souvent une autre mentalité. J'ai été témoin du fait suivant. Une jeune bonne, à peine arrivée de la campagne, s'enquit auprès d'une autre domestique de l'usage des ampoules électriques qu'elle voyait pour la première fois. « Ce sont des lampes, lui dit celle-ci ; vous verrez, elles s'allument toutes seules. » Incrédulité d'abord chez la nouvelle bonne, qui attendit avec impatience l'heure où les lampes s'allumeraient comme il lui avait été annoncé. Elle assista à l'incandescence subite, constata qu'on ne s'était point moqué d'elle, mais ne s'inquiéta pas davantage de l'événement et ne fit aucune question en concernant l'explication.

Il n'est pas surprenant que celui qui n'éprouva jamais le besoin de connaître la vérité pour elle-même, ne comprenne point l'existence chez les autres d'une curiosité désintéressée. « Actuellement encore, dit M. Ribot, les peuplades incultes et même demi-civilisées, n'admettent pas que des voyageurs viennent de loin dans leur pays, pour des explorations de géologie, d'archéologie, de zoologie, de botanique : elles soupçonnent toujours chez ces étrangers, une recherche de trésors, l'espionnage ou quelque maléfice qui leur échappe (1). » Même état d'esprit dans nos campagnes. Il y a quelques années, un docteur, de mes amis, qui s'occupe d'anthropo-

(1) *Psychologie des sentiments*, p. 361.

logie, entreprit de faire pratiquer des fouilles dans deux tumuli, situés sur un communal. Pour cette raison, il dut solliciter du maire de la commune l'autorisation de procéder à ces fouilles, autorisation qui lui fut accordée sans difficulté ; mais il eut soin du même coup d'obtenir que le garde champêtre assistât aux travaux. Comme je lui en demandais la raison : « Je me garderai bien, répondit-il, de faire creuser un tumulus en dehors de tout témoin plus ou moins officiel. Si plus tard mes enfants ont quelque fortune, on ne manquerait pas de dire que lors des fouilles que j'ai faites j'ai trouvé un trésor. »

Une autre conséquence, regrettable mais naturelle, de l'absence de curiosité scientifique est que ceux qui auraient le plus besoin d'apprendre sont précisément ceux qui en éprouvent le moins le désir. « On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit », remarquait Rousseau (*Emile*, V) (1). « Je ne sais qu'une chose, avait déjà dit Socrate, c'est que

(1) En voici la raison : « Si l'instruction consistait simplement à emmagasiner des connaissances, à mesure que le trésor irait croissant, la curiosité alors irait diminuant. Mais il est faux que chaque connaissance nouvelle vienne combler une ignorance. L'acquisition d'une connaissance c'est en réalité la prise de conscience de plusieurs ignorances jusque-là inaperçues : pendant que les connaissances s'additionnent, les ignorances se multiplient. A mesure que l'intelligence progresse, son horizon s'étend, des horizons plus larges l'appellent. Qu'est-ce qu'une vérité ? ce n'est pas un terme final de la recherche, c'est un point de départ

je ne sais rien. » Qui se rend compte qu'il ne sait rien veut savoir, et qui sait déjà veut savoir encore plus. L'ignorant, lui, ignore qu'il ne sait rien : il vit dans une sorte de torpeur intellectuelle ; la science dont il ne soupçonne point la vraie nature ni les jouissances qu'elle procure à l'esprit, lui apparaît comme chose oiseuse et même blâmable (1). Aussi, encore qu'aujourd'hui l'instruction primaire ait reçu un immense développement, ne faut-il pas s'étonner du peu de succès des conférences populaires, instituées de toutes parts ; elles n'attirent guère comme auditeurs que ceux-là pour qui elles ne sont pas précisément faites. Qu'y voit-on le plus généralement ? des adolescents encore sur les bancs de l'école, ou des avocats, des médecins, des professeurs, des fonctionnaires de tous ordres. Mais le peuple proprement dit est d'ordinaire, sinon absent, du moins à peine représenté. Les classes d'adultes, il est vrai, sont assez fréquentées par les ouvriers ; ces leçons du soir, leçons d'écriture ou de calcul, de géométrie, de mécanique, de dessin, de coupe, qui complètent une

d'où des recherches nouvelles divergent. Toute solution d'un problème est elle-même la position de problèmes nouveaux. » (RAUH et REVAULT D'ALLONNES, *Psychol. appliquée à l'éducation*, p. 145.)

(1) « Nous avons assez de livres ici, déclare la gouvernante de Sylvestre Bonnard. Monsieur en a des mille et des mille qui lui font perdre la tête, et moi j'en ai deux qui me suffisent, mon *Paroissien* et ma *Cuisinière bourgeoise*. » (A. FRANCE, *le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 10.)

première instruction, assez défectueuse, ou même oubliée, offrent une utilité immédiate, servent à rendre le travail plus facile et plus productif. Mais qu'il s'agisse des grandes lois ou des grandes hypothèses des sciences physiques, naturelles et morales, bien rares sont les ouvriers qui s'y intéressent. Ces hautes vérités ou ces graves problèmes ne font pas l'objet de la curiosité publique ; son manque de culture ne permet pas à l'homme du peuple d'en saisir l'intérêt et la beauté.

Et le mondain lui-même, bien qu'il ait reçu d'ordinaire une instruction plus relevée, ne montre guère de goût non plus pour ces mêmes questions ; par légèreté et insouciance, par incapacité de tout effort suivi, il ne fait preuve le plus souvent dans ses conversations que d'une curiosité frivole, sinon fréquemment malveillante. « Une incroyable paresse d'esprit, dit Ch. Bigot (*ouv. cité*, pp. 105-106), tel est le vrai nom de cette frivolité et de cette ignorance qui dominant chez la majorité dans les classes dirigeantes. Être sérieux y est devenu une cause de risée. Ceux qui, par hasard, le sont encore tant soit peu, éprouvent le besoin de s'en cacher comme d'une honte ; c'est à qui se montrera plus léger, plus insouciant. La philosophie, les questions sociales ; ah ! vraiment, la belle occupation pour un homme du monde ! Peut-on s'intéresser à ces vieilleries ? La dernière toilette de Mlle *** , qui rend visite aux lions de Bidel, à la bonne heure ! voilà un digne sujet de

conversation. Avez-vous vu la robe de Mlle *** ? »

A propos des sujets imposés aux conférenciers par le goût public, Caro se plaignait, vers la fin du second Empire, que ce goût public ne se montrât pas suffisamment sérieux. « N'a-t-il pas dévoilé, écrivait-il, son incurable mollesse, sa répugnance pour tout ce qui exige un effort, si faible qu'il soit, d'attention ou de gravité ? On aura un jour à lui demander compte d'avoir cherché là comme ailleurs une distraction piquante plutôt qu'un réel profit, d'avoir trop souvent détourné les maîtres de leur vrai devoir, qui est d'élever la raison », et d'avoir exercé une action telle sur l'orateur que « l'on a vu parfois l'instituteur volontaire se transformer en amuseur public (1). » Le jour dont parlait ce moraliste n'est assurément pas venu, et nous ne sommes pas qualifiés pour demander le règlement de compte en question. Plus que jamais la conférence fait aujourd'hui fureur ; mais elle n'a pas un objet plus sérieux ; on la voit organisée sur certains théâtres en façon de matinées littéraires, agrémentées d'auditions d'artistes, et parfois elle n'y sert que de prétexte pour exhiber quelque personnalité susceptible, par la curiosité qu'elle inspire, de faire bonne recette. Peu importe le sujet traité et la compétence de celui qui le traite. C'est pourquoi, le plus souvent, au lieu d'un enseignement donné par un maître, elle n'est qu'un jeu

(1) *Ouv. cité*, pp. 356-357. (Hachette, éd.)

d'esprit, s'adaptant aux goûts frivoles et superficiels d'un élégant auditoire.

La curiosité de l'homme vraiment homme — « Toute notre dignité, dit Pascal, consiste en la pensée » — se propose de *savoir*. Autant la vaine curiosité rapetisse l'âme, autant cet amour désintéressé du vrai l'agrandit et l'ennoblit, parce qu'il dirige son activité vers des fins vraiment utiles et vraiment dignes d'elle. Ceux-ci cherchent dans les voyages des occasions de s'instruire, dans le commerce de la société ou des lettres l'observation des mœurs et des caractères, dans l'histoire la connaissance des institutions, des événements et des hommes, ou les causes de la grandeur et de la décadence des peuples ; ceux-là, suivant la diversité de leurs aptitudes et de leurs goûts, s'appliquent à acquérir la connaissance sérieuse d'une des branches de la science, mathématiques ou astronomie, sciences physiques ou naturelles, sciences sociales ou philosophiques. Tous estiment, comme Descartes, que la meilleure occupation de la vie est de cultiver sa raison.

Chez quelques esprits, ce désir de la vérité devient une véritable passion, la passion de la science, laquelle revêt d'ailleurs des formes diverses. Ainsi, « c'est cette passion généreuse qui, après avoir absorbé tout entière la jeunesse et la maturité des hommes qui s'y consacrent, leur refuse encore le repos de la vieillesse, et les pousse à continuer leurs recherches et leurs spéculations tant qu'il leur reste

l'espoir de conquérir quelque chose sur l'inconnu. Soutenus par elle, les savants de tous les temps, depuis les Empédocle et les Plin l'Ancien, entreprennent au péril de leur vie les observations les plus dangereuses, les expériences les plus hasardeuses. C'est encore cette noble passion de connaître qui rend l'homme si impatient de découvrir les dernières limites de son domaine, et qui décide les voyageurs à affronter pendant de longues années les climats homicides de l'équateur ou du pôle pour rectifier une carte géographique et pour découvrir quelque désert brûlant ou quelque détroit encombré de glaces, dont le commerce ne profitera jamais (1) ».

Enfin, c'est ce pur et vif amour du vrai qui emporte le philosophe au delà des limites de la science positive et, en face de l'inconnu, le pousse à écarter le voile pour savoir ce qui est au-delà. « Il lui faut un système sur le monde, sur lui-même, sur la cause première, sur son origine, sur sa fin. Il n'a pas les données nécessaires pour répondre aux questions qu'il s'adresse ; qu'importe ? Il y supplée de lui-même. » Lui demander « d'ajourner certains problèmes et de remettre aux siècles futurs de savoir ce qu'il est, quelle place il occupe dans le monde, quelle est la cause du monde et de lui-même, c'est lui demander l'impossible. Alors même qu'il saurait

(1) MAILLET, *De l'Essence des passions*, pp. 401-402. (Hachette, éd.)

l'énigme insoluble, on ne pourrait l'empêcher de s'agacer et de s'user autour d'elle (1) ». Et cependant ces investigations audacieuses n'ont pas toujours été sans péril. La philosophie, comme la science, a eu ses héros et ses martyrs.

(1) RENAN, *l'Avenir de la science*, pp. 18-19.

CHAPITRE V

LES ANOMALIES DE LA CURIOSITÉ

La curiosité et l'attention. — 1. *L'absence de curiosité naturelle* chez l'idiot ; — et son instabilité chez l'imbécile. — 2. *L'excès de curiosité ou l'ultra-curiosité* ; — exemples ; — histoire de Balthazar Claës. — 3. *La maladie du doute*, ou le supplice de la question ; — ses modes divers ; — exemples.

Entre la curiosité et l'attention existe un lien des plus étroits, la première étant pour la seconde un stimulant et un soutien admirables. Qui n'a remarqué combien l'enfant se montre spontanément attentif à ce qui le frappe, l'intéresse. Aussi parmi les moyens dont dispose tout d'abord l'éducateur pour former l'attention volontaire, M. Ribot range-t-il à côté de l'action de la crainte, de l'attrait des récompenses, et de l'influence des émotions tendres et sympathiques, « cette curiosité innée qui est comme l'appétit de l'intelligence et qui se rencontre chez tous à quelque degré (1) », au moins à l'état normal.

(1) *Psychologie de l'attention*, p. 54. (F. Alcan, éd.)

Tout ce qui excite la curiosité, comme la surprise, la nouveauté et la variété, excite du même coup l'attention. La mobilité ou le caprice de l'une rend l'autre fugitive et distraite, l'esprit se détournant de ce qui cesse de l'intéresser. La curiosité est donc le germe ou la source naturelle de l'attention. « Celui qui en est privé, comme l'idiot, dit ailleurs M. Ribot, est un eunuque dans l'ordre intellectuel (1). »

L'absence de curiosité naturelle, compagne de l'idiotie, voilà la première forme d'anomalie de la curiosité que nous allons examiner. Elle peut du reste, en certains cas, n'être pas absolue, ou n'être qu'intermittente. Il est, en effet, des degrés dans l'idiotie et par suite dans le manque de curiosité et d'attention. Le docteur Sollier distingue trois catégories principales de cet état mental : 1° l'idiotie absolue, caractérisée par *l'absence complète et l'impossibilité de l'attention* ; — 2° l'idiotie simple, caractérisée par la *faiblesse et la difficulté de l'attention* ; — 3° l'imbécillité, caractérisée par *l'instabilité de l'attention*.

Ce qui est vrai de l'attention dans chacune de ces catégories l'est également de la curiosité.

Considérons la première catégorie.

« Chez l'idiot profond, constate le docteur Sollier, l'attention est réduite à sa plus simple expression ; on peut presque dire qu'elle n'existe pas. La vue des

(1) *La Psychologie des sentiments*, p. 360.

aliments seuls a quelquefois le privilège de le faire sortir de son indifférence. Quelquefois aussi on arrive par surprise à déterminer chez lui une lueur d'attention passagère qui s'éteint plus rapidement encore qu'elle n'est apparue. A l'audition d'un bruit brusque et fort, par exemple, l'idiot se retourne ou tourne simplement les yeux, puis retombe dans son impassibilité habituelle dont rien ne peut plus le faire sortir. D'idées, il n'en a pas ; de sentiment, il n'en a pas ; de sensations, il en a à peine. Le seul besoin qu'il ressente vaguement est celui de la faim. C'est aussi l'aliment qui attire le premier l'attention de l'enfant nouveau-né. La sensation de la faim, le sentiment du besoin satisfait qui s'associe avec la sensation du contact du mamelon, constituent presque seuls ses connaissances. Mais au lieu de s'en tenir là, il progresse rapidement. L'idiot, au contraire, ne va pas plus loin. Il a beau grandir, se développer, son horizon intellectuel et sensitif ne paraît pas s'élargir. Il est comme un enfant en bas âge avec cette différence toutefois que, chez ce dernier, tout dans sa manière d'être indique que l'intelligence est susceptible de se développer sous l'influence des impressions qu'elle reçoit de l'extérieur, tandis que chez l'idiot on s'aperçoit facilement qu'elle en est incapable. C'est ce qui donne un caractère si spécial à l'idiot dès le début de son existence, à l'idiot congénital, bien entendu. » Chez lui, « ce qui frappe dès l'abord, c'est en toutes choses le dé-

faut d'attention. On cherche à attirer la vue de l'enfant, il détourne la tête d'un autre côté ; on fait du bruit à son oreille, il continue à regarder devant lui, comme s'il n'avait rien entendu. On met sous ses yeux un aliment, et son désir ne s'éveille pas ; on lui fait sentir une odeur désagréable et il ne la repousse pas. Plus on y réfléchit, plus on analyse ce qu'on observe chez les idiots, plus on est convaincu de l'altération fondamentale de l'attention ».

La deuxième catégorie, celle des idiots simples, est un peu mieux partagée. Chez ceux-ci, « on peut rencontrer une attention spontanée capable d'être développée et même transformée en attention volontaire. En d'autres termes, les idiots simples sont éducatibles, tandis que les idiots profonds ne le sont pas, et cela tient uniquement à la présence ou à l'absence d'attention ». Il est vrai que « l'attention dont ils sont susceptibles, est souvent bien difficile à éveiller, et il faut user de tous les procédés que la pédagogie peut fournir. Telles sont, par exemple, les images, les couleurs. Les idiots paraissent être, en effet, surtout des visuels. Aussi est-il nécessaire de se servir, pour les instruire, de tableaux, de livres illustrés, en accompagnant ses paroles de l'explication figurée ».

Dans la troisième catégorie, chez l'imbécile, l'attention existe bien. « Mais il y a un autre caractère à considérer que son intensité, et ce caractère, c'est son *instabilité*, alors même que, par moments, elle

pourrait être aussi faible que celle des idiots, ou aussi forte que celle des individus normaux. L'imbécile a une attention intermittente avant tout. Il passe d'un sujet à un autre avec la plus grande facilité, sans qu'aucun lien réunisse les choses qu'il dit. Tout jeune, on le voit, quand on l'interroge, tourner ses regards et porter ses mains sur tous les objets qui l'entourent et ne vous répondre qu'après qu'on lui a fait plusieurs fois de suite la même question... A peine vous ont-ils répondu par quelques mots jetés sans réflexion, qu'ils recommencent leur manège ou se mettent à bavarder ou à chanter. Ils font répéter continuellement ce qu'on leur dit quand on leur parle de choses sérieuses qui réclament par conséquent leur attention volontaire. Dans la conversation entre camarades, cela n'arrive jamais. Ils parlent avec volubilité, font des coq-à-l'âne continuels, n'attendent pas pour répondre que la question soit finie, ce qui montre bien que leur attention est seulement frappée du premier coup, et qu'ils sont même incapables de la soutenir assez pour entendre jusqu'au bout ce qu'on veut leur dire. S'ils ne répondent pas avant que vous ayez fini votre question, ce n'est pas une raison pour qu'ils vous répondent en fin de compte à ce que vous leur avez demandé. Ils n'ont retenu que le début et se sont fait aussitôt une idée de ce qu'ils s'attendent à voir suivre. Dès lors, ils ne vous écoutent plus, et dès que vous avez fini, ils se répondent à eux-mêmes plutôt qu'à vous. Sans

cesse ils vous coupent la parole. Leur esprit de curiosité lui-même ne les sert pas mieux. Lorsqu'on se promène avec eux en leur donnant des explications de ce qu'ils rencontrent, ils vous assaillent de questions ; on n'a pas le temps de répondre à l'une que déjà ils vous en ont posé une autre. »

Examinant de façon spéciale ce que deviennent dans les trois catégories d'idiotie l'étonnement et la curiosité proprement dite, le docteur Sollier ajoute : « L'étonnement est un des moyens les plus énergiques pour attirer l'attention ; mais c'est un sentiment passager et qui ne suffit pas à la maintenir. Si c'est un grand levier chez les enfants, il n'en est malheureusement pas de même chez les idiots et les imbéciles. Ils sont sous ce rapport comparables à l'homme primitif dont Spencer dit : « Il accepte ce qu'il voit comme fait l'animal, il s'adapte spontanément au monde qui l'entoure ; l'étonnement est au-dessus de lui. » L'idiot toutefois s'étonne plus que l'imbécile et souvent même très vivement. Mais l'étonnement, quand on arrive à le déterminer dure peu. Car l'idiot, par le fait de son défaut d'attention, l'imbécile par l'instabilité de son attention, ne considèrent pas assez longtemps l'objet qui le provoque. L'étonnement causé par le bruit semble plus vif que par la vue. Il paraît en être de même chez le jeune enfant qui a plus peur de ce qu'il entend que de ce qu'il voit...

« La curiosité chez un individu bien constitué est

une conséquence presque forcée de l'étonnement qu'il éprouve à voir, entendre ou apprendre certaines choses. La curiosité chez l'enfant se manifeste de très bonne heure, dès qu'il a acquis une certaine expérience ou une certaine habitude. C'est un instinct naturel, qui, mis intelligemment en œuvre par un maître adroit, active singulièrement le développement de l'intelligence, car on apprend bien plus facilement ce qu'on a le désir de savoir. Chez l'idiot profond, il y a, nous l'avons déjà dit, une indifférence complète. L'idiot simple veut savoir, mais n'ose pas demander. Si on explique l'usage de telle ou telle chose, il écoute et cherche à retenir. L'imbécile pose beaucoup de questions, mais n'attend pas la réponse. Son instabilité lui fait tout oublier... Il passe d'un sujet à un autre, sans transition, sans regrets, sans désirs, parlant pour parler, interrogeant pour se faire remarquer le plus souvent, et n'est même pas capable d'attendre qu'on le renseigne (1). »

Avec cette absence de toute curiosité, qui résulte d'une véritable inertie ou passivité d'esprit, d'un manque de réaction à l'égard des excitations sensorielles, fait singulièrement contraste l'anormale activité intellectuelle, l'exaltation de la curiosité, qu'on peut appeler d'un mot, l'*ultra-curiosité*, et qui se manifeste sous deux formes différentes, dont l'une

(1) *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, pp. 65-66, 69-70, 133-134. (F. Alcan, éd.)

est une sorte de curiosité insatiable mais insensée, l'intelligence n'apercevant plus ses véritables limites, ni l'absurdité de ses investigations, et l'autre un besoin involontaire, une nécessité de se poser des questions sans fin et sans réponse possible, état qu'on a appelé d'un nom général, la maladie ou la folie du doute.

La première est la manie de ces théoriciens qui se proposent de résoudre un problème insoluble, comme font aujourd'hui encore ceux qui s'obstinent à découvrir le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle ; comme faisaient au moyen âge les alchimistes qui recherchaient la *Pierre philosophale*, capable de changer en or les métaux vils, de former artificiellement les pierres précieuses, diamants, perles et rubis, capable aussi de guérir les maladies et de prolonger la durée de l'existence humaine, et même de conférer à qui la posséderait le don de la sagesse et des vertus. A cette chimérique recherche les alchimistes ajoutaient celle de la *palingénésie* et de l'*homunculus*. « On entendait par palingénésie, l'art de faire renaître les plantes de leurs cendres ; l'*homunculus* était un petit animal ou un homme en miniature fabriqué par les procédés spagyriques. La première opération est impossible ; la seconde atteint les dernières limites de l'extravagance humaine ; il est donc tout simple que les alchimistes aient trouvé ces deux problèmes de leur goût, que quelques-uns aient essayé de les résoudre, et qu'un plus grand

nombre encore ait prétendu y avoir réussi (1). »

L'alchimie n'était qu'une branche des sciences occultes, nées de la recherche déraisonnable de ce qui est impossible ou en tout cas inaccessible à l'homme. Comme elle, l'astrologie avec ses horoscopes, la sorcellerie avec ses incantations et ses sortilèges se proposaient de découvrir les secrets de la nature. Mais de toutes la plus ancienne et la plus répandue fut la magie qui avait surtout pour but, par ses conjurations et ses pratiques superstitieuses, de guérir les maladies et de prédire l'avenir, bien qu'elle ne laissât pas d'évoquer les morts et de recourir aux enchantements, aux charmes et aux maléfices. Le plus sublime, sinon le plus populaire de ses adeptes a été le docteur Faust qui, sachant toute science, ayant pensé toute idée, n'ayant plus rien à apprendre ni à voir sur la terre et n'aspirant plus qu'à la connaissance des choses surnaturelles, fit à cette fin un pacte avec le démon, qui venait lui offrir toutes les ressources magiques dont il disposait pour lui dévoiler le *tout* et le *plus que tout* (2). L'occultisme n'a pas du reste cessé d'être en faveur : sans parler de la vogue actuelle des expériences et des recherches touchant les phénomènes de spiritisme, de lucidité et de télépathie, tenus pour certains par des esprits de tout point remarquables, ne vit-on pas naguère

(1) FIGUIER, *l'Alchimie et les Alchimistes*, p. 66. (Hachette, éd.)

(2) Cf. le *Faust* de GOETHE, trad. Gérard de Nerval.

un écrivain distingué ajouter foi au satanisme, à la messe noire et aux envoûtements (1), et ne trouve-t-on pas aujourd'hui des mages à Paris ?

Ce besoin déréglé de savoir est aussi la passion « de ces inventeurs qui espèrent à l'aide d'un procédé nouveau renouveler de fond en comble une industrie, et qui ne rencontrent que leur propre ruine à la suite de tous leurs tâtonnements et de toutes leurs expériences. Sous l'influence de l'idée fixe qui les domine et qui les ronge, il n'est pas rare de voir de belles âmes, de hautes intelligences, descendre jusqu'au dernier degré de l'abrutissement, après avoir parcouru toutes les phases de cette décadence physique et morale qu'Honoré de Balzac a si énergiquement décrites dans un de ses romans les plus émouvants, *la Recherche de l'absolu* (2) ».

Balthazar Claës habite, à Douai, une maison où sont accumulées les recherches artistiques de six générations économes et laborieuses. A la tête d'une fortune considérable, époux d'une femme aimée, douée d'un beau caractère et d'une grande simplicité de goûts, il y mène depuis nombre d'années une existence heureuse et calme. Le soin de sa famille et la culture de ses tulipes occupent tous ses instants, contentent toute son ambition. Soudain ses manières subissent des altérations funestes ; son front devient

(1) Voy. *Là-bas*, de J.-K. HUYSMANS.

(2) MAILLET, *ouv. cité*, p. 402. (Hachette, éd.)

pensif ; une préoccupation constante s'empare de lui ; il oublie sa femme, ses enfants ; il s'oublie lui-même.

S'enfermant des journées entières dans une retraite impénétrable, Balthazar, désormais insensible à tout ce qui était économie, joies domestiques, ne pensait plus qu'à trouver l'Absolu, c'est-à-dire la substance commune à toutes les créations, et la force unique qui la modifie.

Alors commence une vie nouvelle ; une ambition immense, irrésistible, dirige tous ses actes, anime toutes ses pensées. Il n'est plus ni mari, ni père, ni citoyen ; il est chimiste ! Il veut à tout prix atteindre cette découverte inouïe, qui lui donnera la raison suprême de tous les effets de la nature et mettra entre ses mains la gloire, la richesse et la puissance. Il ne lui suffira pas, en effet, d'avoir décomposé, il trouvera la force coercitive et pourra créer !

« Si je trouve ! s'écrie-t-il ! si je trouve ! si je trouve ! je fais les métaux, je fais les diamants, je répète la nature ! »

Et les millions s'engloutissent dans les fournaises de son laboratoire.

En vain il veut s'arracher à ce délire scientifique : une pensée nouvelle, une espérance l'y ramène avec plus d'ardeur et de fougue. Il ne peut échapper à la tyrannie des idées ; l'éternelle question se présente sans cesse à lui, fiévreuse et dévorante.

Un jour cependant, son esprit se calme : l'argent

va lui manquer. Il comprend enfin qu'il a joué comme un misérable, un insensé, avec le bien et l'avenir de ses enfants. Le désespoir lui montre l'abîme où l'a conduit sa passion terrible : aujourd'hui la ruine et demain la misère. Mais non, il lui reste une ressource : les tableaux de sa galerie valent plus de deux cent mille ducats ; il peut les vendre. Alors, sa tête se relève, il est heureux ; il songe qu'il n'y a plus entre lui et l'absolu « qu'un cheveu de distance », et qu'il peut recommencer ses expériences.

Cette scène d'égoïsme effroyable se passe juste au moment où son épouse se meurt entre ses bras, sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il comprenne rien à l'horrible convulsion qui la fait palpiter.

Quand sa femme n'est plus, Balthazar Claës, épouvanté, s'arrête. Mais sa passion ne l'a point quitté ; son intelligence est ranimée sans cesse par la conception d'une autre expérience. Il rallume ses fourneaux, épuise ses dernières ressources, tombe dans la misère, et finit lui-même en s'écriant comme Archimède : Eurêka (j'ai trouvé). La mort venait de déchirer pour lui le voile qui couvre cette sombre énigme, l'Absolu (1) !

La forme précédente d'ultra-curiosité résulte d'un égarement de l'intelligence qui s'acharne à poursuivre un but irréalisable ; la seconde, la maladie du

(1) D'après F. GODEFROY, *Hist. de la littérature française*, dix-neuvième siècle, Prosateurs, t. II.

doute, que les Allemands appellent *Grübel sucht*, manie de fouiller, ou *Fragetrieb*, à cause de la forme interrogative qui lui est propre, consiste en interrogations sans trêve ni limites. C'est une inquiétude constante de l'esprit, qui « s'épuise en questions abstruses et insolubles, sans jamais se satisfaire ni s'arrêter, comme une roue qui tourne toujours ». M. Falret l'appelle, non sans à-propos, le supplice de la question.

Exemples : « Une femme fort intelligente ne peut sortir dans la rue sans se demander : Va-t-il tomber d'une fenêtre quelqu'un à mes pieds ? Sera-ce un homme ou une femme ? Cette personne se blessera-t-elle ou se tuera-t-elle ? Si elle se blesse, sera-ce à la tête ou aux jambes ? Y aura-t-il du sang sur le trottoir ? Si elle se tue, comment le saurai-je ? Devrai-je appeler du secours, ou m'enfuir, ou réciter une prière ? Ne m'accusera-t-on pas d'être la cause de cet événement ? Mon innocence sera-t-elle reconnue ? etc... — Un malade est obligé malgré lui de discuter certaines choses dans lesquelles entrent toujours les couleurs et les nombres. Il se demande pourquoi les arbres sont verts, pourquoi la femme se marie en blanc, pourquoi on porte le deuil en noir. S'il ferme les yeux, il est forcé de résoudre cette question : Pourquoi l'arc-en-ciel est-il de sept couleurs ? etc. (1). » Un autre malade dont Baillarger a raconté

(1) LEGRAND DU SAULLE, *la Folie du doute*, p. 11-12.

l'histoire, quand il allait au théâtre, en revenait tourmenté du désir de connaître tout ce qui se rattachait aux actrices qu'il avait vues. Il aurait voulu savoir le lieu de leur naissance, la position de leur famille, leur âge, leurs habitudes, leur genre de vie, etc. Ce désir était si vif, si persistant, et il s'accompagnait d'un tel état d'angoisse et de souffrance que le malade dut renoncer à aller au théâtre. Mais bientôt l'idée fixe, au lieu de s'appliquer aux actrices seulement, surgit à l'occasion de la rencontre de toute femme qu'il jugeait jolie. Vint un moment où il ne put plus sortir sans être accompagné d'une personne dont la mission consistait à le rassurer sur toutes les femmes qu'on rencontrait. Pour chacune d'elles, il posait la même question, demandait si elle était ou non jolie. On répondait uniformément et dans tous les cas que la femme rencontrée n'était pas jolie, et le malade se contentait de cette réponse. Quand il ne pouvait pas savoir si telle femme était jolie ou non, il éprouvait une véritable crise d'anxiété et de souffrance comme le prouve le fait suivant. Ce malade venait de faire quinze lieues en chemin de fer. Avant de partir, il avait à peine entrevu la dame qui donnait les billets, et n'avait pas posé sa question habituelle. Une fois arrivé, il se rappela cette omission et demanda à la personne qui l'accompagnait si la dame du bureau de départ était ou non jolie. C'était au milieu de la nuit ; la personne chargée de répondre, étant très fatiguée, oublia son rôle habi-

tuel. Au lieu de dire que la dame qui avait remis les billets n'était pas belle, elle répondit qu'elle ne l'avait pas regardée et qu'elle n'en savait rien. Alors commença une crise si forte qu'il fallut consentir à faire partir une personne pour que celle-ci pût au retour affirmer que la dame qui distribuait les billets était laide.

On a donné à cette manie diverses dénominations suivant le caractère prédominant des interrogations.

Quelquefois celles-ci concernent des noms à retrouver, — noms d'indifférents ou d'inconnus (onomatomanie) ; — d'autres fois, elles prennent une forme mathématique (arithmomanie). « Pourquoi les hommes ont-ils telle taille ? Pourquoi les maisons, telle dimension ? Pourquoi les arbres, telle hauteur ? et ainsi de suite à propos de chaque objet. Plus souvent c'est un besoin sans fin de calculer, additionner, multiplier : une femme, ayant des symptômes nombreux d'hystérie, ne pouvait jeter les yeux sur une rue sans se mettre aussitôt, et contre sa volonté, à calculer le nombre des pavés de cette rue, puis de toutes les rues de la ville, puis de toutes les villes d'Italie, puis des rivières et des fleuves. Si elle voyait un sac de blé, aussitôt commençait dans son cerveau un travail de numération sur le nombre des grains contenus dans la ville, dans la région, dans le pays tout entier...(1). » Un des malades cités plus haut, celui qui se montrait

(1) RIBOT, *Psychologie de l'attention*, pp. 125-126.

si préoccupé des couleurs, dès qu'il était quelque part, additionnait combien il y avait de meubles, d'objets ou de vêtements. En chemin de fer, il comptait le nombre de rivières et de ponts qu'on voit défiler d'une station à l'autre. Comme il était allé auprès de Legrand du Saulle réclamer sa guérison, il lui dit en le quittant : « Vous avez quarante-quatre volumes sur cette table et vous portez un gilet à sept boutons. Excusez-moi, c'est involontaire, mais il faut que je compte ! »

D'autres fois encore ces questions interminables se posent à propos d'un problème abstrait sur la religion, l'art, la nature, etc., problème que les malades eux-mêmes jugent insoluble (c'est ce que les Anglais appellent la manie métaphysique). Elles portent « sur Dieu, la Vierge, la naissance du Christ, la création, la nature, la vie, l'immortalité de l'âme, le soleil, la lune, les étoiles, la foudre, les fluides... » Un jeune homme dont Griesinger a relaté le cas, ne pouvait entendre le mot « beau » sans se poser, malgré lui, une série inextricable et indéfinie de questions sur les problèmes les plus ardu de l'esthétique. Le mot « être » le lançait dans une série métaphysique. Ce malade, très cultivé, mais philosophe malgré lui, dit dans sa confession : « Je ruine ma santé en pensant sans cesse à des problèmes que la raison ne pourra jamais résoudre, et qui, malgré les efforts les plus énergiques de ma volonté, me fatiguent sans trêve. Le cours de ces idées est incessant... Cette

réflexion métaphysique est trop continue pour être naturelle... Chaque fois que ces idées reviennent, je tente de les chasser et je m'exhorte à suivre la voie naturelle de la pensée, à ne pas m'embrouiller le cerveau d'arguments très obscurs, à ne pas m'abandonner à une méditation des choses abstraites et insolubles. Et cependant je ne peux me soustraire à l'impulsion continuelle qui martèle mon esprit, à la tendance immuable et fixe qui me poursuit et ne me laisse pas un instant de calme. » Ainsi, dès que son intelligence n'était plus absorbée par ses occupations journalières, le *pourquoi* et le *comment* d'une foule de choses l'envahissaient : D'où provient la terre ? D'où proviennent les vers ? Quelle est l'origine de la création ? Par qui a été créé le créateur ? D'où partent les étoiles ? Quelle est l'origine du langage ? Pourquoi l'homme et la femme existent-ils ? Quel est le dernier mot de la structure du corps, de la création des êtres et de l'existence de l'homme ? etc. (1).

Ces différentes anomalies de la curiosité sont heureusement assez rares ; et ce n'est point à elles que l'éducateur a affaire. Nous ne les avons signalées que pour montrer, d'une part, à quel niveau inférieur reste l'esprit quand la curiosité fait défaut, et d'autre part, à quelles inquiétudes il est en proie

(1) Voy. ANT. RITTI, *Folie du doute*, in *Dict. encyclopédique des sciences médicales*, 4^e série, t. III, pp. 339-348.

lorsqu'elle échappe au contrôle de la raison. Mais la curiosité naturelle présente, avons-nous vu, des formes de valeur fort inégale. Comment s'y prendre pour faire prévaloir la curiosité légitime, c'est ce que nous allons maintenant examiner.

CHAPITRE VI

L'ÉDUCATION DE LA CURIOSITÉ

Utilité et dangers de la curiosité. — *Éducation de la curiosité.*

— *Procédés négatifs* : — 1° Comment il faut répondre aux questions frivoles, — ou indiscretes des enfants ; — 2° Nécessité de réprimer chez eux la curiosité maligne ; — 3° Exemple à donner par les parents et les maîtres ; — 4° Culture du sentiment esthétique. — *Procédés positifs* : — 1° Parti à tirer des questions de l'enfant ; — Comment les provoquer ; — 2° Possibilité d'éveiller la curiosité scientifique au moyen de petites collections ; — Précaution à prendre ; — 3° Association de l'enfant à nos propres recherches ; — 4° Importance qu'il y a à piquer sa curiosité sans la satisfaire d'abord ; — 5° Recours à la nouveauté et à la variété ; — 6° Mise à profit du goût des enfants pour les histoires et les images. — Exemples divers. — Conclusion.

Ce qu'Ésope disait à Xantus, son maître, qu'il n'y a rien de meilleur que la langue, parce qu'elle est la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison, ni rien de pire, parce qu'elle est la source des divisions et, qui pis est, de la calomnie, pourrait se dire semblablement de la curiosité. C'est ce qui res-

sort de l'étude que nous avons faite de la nature des diverses formes qu'elle revêt et ce qui explique aussi les jugements opposés qui ont été portés sur elle.

Alors que pour Fénelon « la curiosité est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction (1), » Dupanloup déclare que « l'âme légère, dissipée, *curieuse*, ouverte de tous côtés, laisse tout perdre et ne garde rien ; que nulle œuvre sérieuse n'est possible avec elle, ni en elle. » Et définissant ce qu'il appelle la *curiosité étourdie*, il ajoute : « Il y a chez l'enfant une sorte de curiosité avide et inquiète, ouvrant à tout son œil et ses désirs et que caractérise exactement le nom de *concupiscentia*

(1) M. E. RAYOT, estimant qu'il y a là un instinct précieux à entretenir, parce que « de lui dépend en grande partie le reste de la vie », et que « c'est à lui que peut être attachée toute l'orientation de l'existence », ajoute : « Qu'y a-t-il en effet de plus important qu'une curiosité saine, en quête de tout ce qui est vrai, beau et bon ? Non seulement, grâce à elle l'homme cherche à profiter de tous les moments dont il dispose et que ne réclament pas des soucis plus matériels, pour s'instruire et s'éclairer toujours davantage, participer aux saines jouissances de l'esprit, mais encore il orne son cœur des émotions qui élèvent et purifient, il affine sa conscience morale et fait l'éducation de sa volonté. Et ainsi, en cultivant dans l'enfance une curiosité de bon aloi, en donnant à cette tendance intellectuelle une direction normale, dans l'enfant on prépare déjà l'homme même, ... car les premières impressions, les premières habitudes sont celles qui persistent le plus longtemps ou sont les plus longues à disparaître. » (*Faut-il développer la curiosité dans l'enfant ?* art. de *l'Éducation enfantine*, avril 1906.)

oculorum (concupiscence des yeux) (1). C'est l'ouverture des yeux et de l'âme à tout ce qui du dehors attire et séduit ; c'est toute légèreté, toute propension indiscrete et sans retenue à tout voir, à tout connaître, à tout posséder, à jouir de tout ; c'est une curiosité sans frein, pour le mal comme pour le bien, une cupidité passionnée... Qui ne l'a observé ? même chez les enfants les plus innocents, l'amour de la dissipation est ordinairement très vif : ils veulent tout regarder, tout entendre, tout savourer, tout sentir... Cette cupidité passionnée, cette avidité de tout voir, ce goût, cette habitude de vivre et de se jeter toujours en dehors, engendre d'ordinaire une mobilité sans bornes, une dissipation éternelle, qui emporte les moments, les heures, les jours (2). »

Mais ce que Dupanloup dépeint ici et condamne avec tant de sévérité, n'est que la curiosité futile ou nuisible, marque en effet de médiocrité intellectuelle, non la curiosité saine et féconde, l'amour et la recherche du vrai.

Nous avons signalé déjà les dangers qu'une curio-

(1) Cf. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X, ch. XXXV. « Il y a dans l'âme une passion volage, indiscrete et curieuse, qui, se couvrant du nom de science, la porte à se servir des sens pour faire des épreuves et acquérir des connaissances par la chair. Et parce qu'elle consiste en un désir de connaître, et que la vue est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connaissance, le Saint-Esprit l'a appelée la concupiscence des yeux. »

(2) *De l'Éducation*, t. III, liv. III, ch. XI. (Téqui, éd.)

sité malsaine peut faire courir au cœur et à la moralité. La curiosité indiscreète n'est pas moins contraire à l'intérêt bien entendu. D'abord elle rend importuns ceux qui s'y laissent aller. « Outre les autres maux que ce vice là contient, dit Plutarque (1), encore il a celui là, qu'il est contraire à sa propre convoitise : car il convoite savoir beaucoup, et chacun le fuit et se garde de luy. Car on n'a pas à plaisir de faire rien qu'il voye, ne rien dire qu'il oye : ains s'il est question de consulter de quelque affaire, on en remet la délibération, et en diffère-t-on la conclusion, jusques à ce que celui-là tel s'en soit allé : et si l'on tient quelque propos de secret, ou que l'on fasse aucune chose de conséquence, et il y survient un curieux, on l'oste incontinent et le cache-t-on, ne plus ne moins que la viande qui est en prise, quand on voit passer un chat : de manière que le plus souvent ce que l'on dit et ce que l'on fait devant les autres, on le tait et le cache devant celui là seul. » Recevant à Ferney un personnage connu pour son habitude d'accabler tout le monde de questions, Voltaire lui dit d'abord : « Je vous préviens que je ne sais pas un mot de tout ce que vous allez me demander. »

Ajoutez que l'indiscret se déconsidère : « Il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans que les mouches, c'est-à-dire les espions, qui vont partout es-

(1) *Ouv. cité.*

piant ce qui se fait, ce qui se dit, encore que de telles mouches recherchent s'il y a aucun qui ait commis ou voulu commettre quelque maléfice : mais les curieux découvrant les mésadventures fortuites de leurs voisins, les exposent en vue de tout le monde. Aussi dit-on que ce mot d'Alitérius, qui signifie meschant, a été premièrement ainsi dénommé de la curiosité : car, étant la famine bien grande à Athènes, ceux qui avaient du blé en leurs maisons ne le portaient pas au marché, ains le moulaient secrètement la nuit en leurs maisons : et cette manière de curieux allaient çà et là oreillant là où ils entendaient le bruit des moulins, et de là en furent ainsi appelez. Pareillement aussi dit-on, que le nom des Sycophantes est venu de semblable occasion : car ayant été prohibé et défendu par édict, d'emporter hors du païs, des figues, ceux qui allaient espion et descouvrant ceux qui en emportaient, en furent appelés Sycophantes. Et pourtant ne sera il point inutile que les curieux pensent à cela, afin qu'ils aient honte en eux-mêmes, d'être trouvés semblables en mœurs et façons de faire, à ceux qui sont les plus haïs, et les plus mal-voulus du monde (1). »

Enfin, ce n'est pas seulement la dignité, mais la prudence qui fait une loi de la discrétion. Tel secret peut-être fort gênant et parfois dangereux pour celui qui l'a surpris. Ainsi pensait l'acteur Philip-

(1) PLUTARQUE, *ibid.*

pides, lequel, raconte Plutarque, « répondait un jour bien sagement au roi Lysimachus qui lui disait : Que veux-tu que je te communique de mes biens, Philippides ? Ce qu'il vous plaira, Sire, dit-il, pourveu que ce ne soit point de vos secrets ! »

Ces fâcheuses conséquences qu'entraîne la curiosité, quand elle est mal dirigée, seraient déjà une raison bien suffisante de nous la faire tenir incessamment en bride. Mais il y a plus : c'est la curiosité, nous le savons, qui engendre la science, qui pousse à rechercher les raisons des choses, c'est elle qui est ainsi le grand instrument de l'éducation intellectuelle ; il importe par suite de ne pas la dissiper en recherches futiles, indiscrètes ou malveillantes. « Comme les aigles et les lions, dit Plutarque, replient leurs serres en marchant de peur d'en user et émousser les pointes, ainsi devez-vous prendre garde de ne pas user sur des choses mauvaises et viles cette ardeur de savoir et d'apprendre qui vous est naturelle. » Appliquons-nous donc sans cesse à contenir notre curiosité. « Et que la pensée de cette vigilance ne vous effraye point, ajoute le moraliste grec. Est-il donc si difficile de ne pas vous arrêter en chemin pour lire les inscriptions des tombeaux, de traverser les promenades sans regarder les affiches, de passer devant la maison d'autrui sans y jeter les yeux comme un voleur y porterait la main, de ne pas vous approcher, sur la place publique, des rassemblements où l'on se querelle, ou, si vous n'avez

pas la force de vous tenir à distance, de vous en retourner tranquillement chez vous ; de ne point vous laisser tenter par les applaudissements de l'amphithéâtre ou par les cris du cirque ; de ne point rompre avec précipitation le sceau d'un message avec les dents, de ne pas courir à la rencontre d'un courrier, de ne point chercher à tout entendre dans votre propre maison?... Or, renouvelées chaque jour avec attention, ces petites pratiques suffisent à corriger les écarts, à réprimer les excès de la curiosité, sans étouffer ce qu'elle contient en soi de généreux et de fécond. » Malgré tout, « éprouvez-vous le besoin de sortir de vous-même, portez votre regard sur les merveilles du ciel et de la terre ; ou si, comme un serpent, qui se nourrit d'herbes vénéneuses, il vous faut des malheurs pour pâture, conduisez votre curiosité dans les champs de l'histoire : elle y trouvera ample provision de catastrophes, et c'est un plaisir qui ne coûtera à vos concitoyens aucun chagrin... (1) »

Il suit de tout ce qui précède que la tâche de l'éducateur à l'égard de la curiosité est double, négative d'abord, puis positive ; négative en ce qu'il devra s'appliquer à réprimer chez l'enfant la curiosité vaine et indiscrete ; positive, en ce qu'il aura à éveiller et à fortifier la curiosité saine et féconde.

(1) PLUTARQUE, résumé par GRÉARD, *la Morale de Plutarque*, pp. 168-169.

Avant que nous examinions par quels procédés l'éducateur peut s'acquitter de la première partie de sa tâche, une remarque est indispensable. La curiosité indiscrete et malveillante doit être rigoureusement proscrite ; sur ce point, pas de doute, pas la moindre hésitation. Mais y a-t-il lieu de se montrer également sévère à l'égard de la curiosité simplement frivole ? Si elle est évidemment condamnable chez ceux dont elle fait l'occupation principale, sinon l'emploi unique de la vie, chez ceux notamment qui sont à la poursuite des mille nouvelles du jour, elle a parfois sa raison d'être comme délassement des occupations sérieuses. A ce titre de dérivatif, de distraction, certaine curiosité qui peut sembler plus ou moins futile, est parfaitement légitime, sinon nécessaire. Descartes n'avait pas seulement la curiosité mathématique et philosophique, mais le goût des voyages, des cours et des armées, des grands et brillants spectacles (1). Le roman, constatait naguère Caro dans l'étude qu'il a consacrée à *George Sand* (p. 150), « n'est pas uniquement l'entretien et la distraction intellectuelle d'un grand nombre d'esprits vides ou médiocrement cultivés. Les intelligences les plus hautes elles-mêmes n'y échappent pas. Je demandais, raconte-t-il, à un philosophe distingué de ce temps quel était, d'ordi-

(1) Voy. notre ouvrage sur *les Caractères et l'éducation morale*, pp. 69-71.

naire, le premier article qu'il lisait dans la *Revue des Deux Mondes*. Il me répondit avec ingénuité que c'était toujours par le roman qu'il commençait sa lecture. Le plus grave esprit de notre âge, celui qu'on se figurait, surtout dans les dernières années de sa vie, comme naturellement absorbé dans les plus hautes méditations philosophiques ou religieuses, M. Guizot, me disait qu'il travaillait dans la première partie de la journée, qu'il faisait une promenade selon le temps, et que, tous les jours de sa vie, il rentrait à quatre heures pour se faire lire un roman anglais (1). » Nous nous garderons bien de blâmer

(1) Ch. Darwin éprouva un goût très vif pour ce genre d'ouvrages. « Les romans, qui sont des œuvres d'imagination, ceux même qui n'ont rien de remarquable, écrit-il dans son *Autobiographie*, m'ont procuré pendant des années un prodigieux soulagement, un grand plaisir, et je bénis souvent tous les romanciers. Un grand nombre de romans m'ont été lus à haute voix, je les aime tous, même s'ils ne sont bons qu'à demi, et surtout s'ils finissent bien. Une loi devrait les empêcher de mal finir. » Le grand naturaliste raconte aussi que jusqu'à l'âge de trente ans ou environ, les poésies de tout genre, telles que les œuvres de Milton, Gray, Byron, Wordsworth, Coleridge et Shelley lui procurèrent un vif plaisir ; que Shakespeare fit ses délices ; que la peinture, la musique surtout lui donnaient d'agréables sensations. Mais les recherches scientifiques amenèrent peu à peu chez lui la perte des goûts esthétiques, perte qu'il déclare lamentable. « Si j'avais à recommencer ma vie, affirme-t-il, je me ferais une règle de lire de la poésie, d'écouter de la musique au moins une fois par semaine. Il est probable que, stimulée par l'exercice, la partie actuellement atrophiée de mon cerveau aurait conservé son activité. La perte de ces

la curiosité des œuvres belles, l'amour des formes variées de l'art, poème, théâtre ou roman, vraiment dignes d'être regardées comme telles, rien de ce qui peut contribuer à embellir, cultiver et purifier l'esprit et le cœur ne devant être tenu pour inutile et vain. Qu'on ne nous prête donc pas une condamnation absolue de tous les modes de la curiosité réputée frivole. Il importe seulement que d'accessoire qu'il doit être, le rôle qu'elle joue dans la vie intellectuelle ne devienne pas essentiel.

C'est principalement par ses continuelles questions que l'enfant manifeste sa curiosité. Or toutes sont loin d'avoir la même valeur. Il en est auxquelles il ne vaut pas la peine, ou il ne convient pas de satisfaire. Et celles-ci d'ailleurs sont de nature différente.

En certains cas, les questions posées à propos de tout par l'enfant sont vagues et en quelque sorte faites au hasard. Ses *pourquoi*, ses *comment* « sont souvent répétés machinalement, d'un ton endormi, sans véritable désir d'apprendre, tout semblant de réponse étant accepté sans qu'il essaye d'en comprendre le sens. Rien, dit J. Sully, ne nous paraît plus importun peut-être que ces questions faites d'un air indifférent, sans but défini, qui paraissent l'expression non

goûts est une perte de bonheur, elle peut être nuisible à l'intelligence, et plus probablement au caractère, en affaiblissant la capacité d'émotion que notre nature peut ressentir. »

d'une saine activité intellectuelle, mais d'une disposition générale au mécontentement et à la mauvaise humeur. Certaines de ces questions appartiennent au genre que les Allemands appellent « Grübel-sucht », variété bien connue d'un désordre mental qui pousse le malade à faire des questions de ce genre : « Pourquoi est-ce que je me tiens debout à cette place ? Pourquoi est-ce qu'un verre est un verre, une chaise, une chaise ? » De pareilles questions ne doivent évidemment pas être traitées sérieusement. Nous pourrions y attacher trop de valeur, nous efforçant d'en saisir le sens pour y répondre ; il vaut beaucoup mieux que nous les considérions comme un symptôme d'irritabilité malade et de maussaderie et que nous cherchions à le dissiper en nous amusant avec l'enfant à quelque jeu courant, ou en lui faisant prendre quelque autre utile distraction (1) ».

D'autres fois, quoique assez rarement sans doute, la curiosité de l'enfant peut être simplement, suivant l'expression de Bain (2), « un mouvement d'égoïsme, un désir de déranger, de se faire écouter et servir ». Il n'a d'autre but alors que d'obliger les grandes personnes à s'occuper de lui. Dans ce cas encore, il est assez inutile de lui répondre, à moins de dire simplement : « Pourquoi me demandes-tu ce que tu sais être des sottises ? » ou « Pourquoi me demandes-tu

(1) *Etudes sur l'enfance*, pp. 126-127.

(2) *La Science de l'éducation*, p. 67. (Alcan, éd.)

ce que tu sais aussi bien que moi ? » Agir autrement serait encourager une fâcheuse tendance.

S'agit-il de questions indiscrètes ou scabreuses, telles que celles qui porteraient sur le mystère de la naissance (1) ? Etant donnée la docilité avec laquelle l'enfant se contente de la première explication venue (2), on pourrait fournir une réponse quelconque. Mais le mensonge n'est pas un bon moyen d'éducation ; et remplacer une explication sérieuse et intelligible par des plaisanteries ou des raisons inexactes, c'est créer chez l'enfant, comme le remarque Preyer (3), une fâcheuse disposition aux questions sottes et niaises, ainsi qu'aux préjugés et à la superstition. D'un autre côté, ne pas lui répondre, « c'est exposer l'enfant à questionner d'autres personnes qui n'auront pas la même réserve que vous dans leurs rapports avec lui... Faut-il donc, demande M. B. Pérez, quand on se voit obligé de refuser des explications qu'il ne saurait concevoir, se retrancher derrière son ignorance ou la vôtre et lui dire :

(1) M. B. PÉREZ remarque du reste avec grande raison que « le mystère de son existence et de l'existence du monde n'a rien qui intéresse le jeune enfant et puisse le préoccuper, si on ne l'y excite pas. Quelle n'est donc pas l'imprudence des parents qui se croient tenus de lui apprendre ce dont il n'a cure : qui l'a fait, qui a créé le monde, ce qu'est l'âme, quelles sont ses destinées présentes et futures! »

(*Les trois premières années de l'enfant*, p. 119.)

(2) Voy. *la Logique chez l'enfant*, p. 10. (Alcan, éd.)

(3) Voy. *ibid.*, pp. 143-144, note 1.

« Tu ne peux pas comprendre cela pour le moment », ou bien : « Je ne sais pas » ? Mme Campan recommande l'un de ces moyens, et l'autre est conseillé par Mlle Sauveau. Je crois, en effet, qu'un enfant est si bien convaincu de son infériorité vis-à-vis de ses parents, qu'il pourra s'entendre faire quelquefois la première de ces réponses, sans que sa curiosité légitime perde ses droits, et sans que son amour-propre en soit blessé. Il est, d'autre part, si confiant dans la supériorité intellectuelle de ses éducateurs, qu'il ne doutera pas qu'ils soient sincères, en avouant leur impuissance à comprendre certaines choses ; et il est bon qu'il sache de bonne heure qu'il y a des mystères dans la nature, et qu'il n'y a pas de réponse à toute question (1). » — Un autre moyen possible de se tirer d'affaire en pareille circonstance consiste à

(1) *L'Éducation morale dès le berceau*, pp. 210-211. (Alcan, éd.) — Cf. l'opinion de ROUSSEAU (*Émile*, liv. IV). A cette question, « s'il convient d'éclairer les enfants de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs : Je pense, répond-il, qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir, dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystère, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter. »

détourner l'attention de l'enfant indiscret vers d'autres idées qui puissent l'intéresser, ce qui ne présente pas grande difficulté, vu la rapidité avec laquelle son esprit passe d'un objet à un autre. « Il nous est arrivé plus d'une fois, dit M. Compayré, devant une question gênante à laquelle nous ne pouvions répondre, de sortir d'embarras en détournant vers d'autres sujets l'imagination de nos enfants (1). »

Par ses questions sans fin, l'enfant, comme on vient de le voir, ne cherche en maintes occasions qu'à rassasier une curiosité quelquefois indiscrete, plus souvent frivole. Mais, quand la curiosité dont il fait preuve a sa source dans la malignité, la jalousie, ou dans quelque penchant mauvais pour le scandale et les propos méchants, au lieu de se traduire par des interrogations, elle se satisfait par des actes plus ou moins répréhensibles. « C'est elle, écrit M. Félix Thomas, qui pousse certains enfants à écouter aux portes, à se glisser auprès des grandes personnes, pour surprendre leurs paroles, parfois même à lire des lettres oubliées par mégarde et qu'ils devraient respecter. Ces enfants sont rares, sans doute, mais ils existent et nous en connaissons. Inutile de dire, croyons-nous, que chercher à les excuser ou simplement à fermer les yeux sur leur faute, serait manquer à tous ses devoirs d'éducateur ; nous devien-

(1) *Ouv. cité*, p. 193.

drions leurs complices. Il convient, au contraire, de manifester hautement son indignation et de sévir avec rigueur. Nous voulons des esprits ouverts, curieux de tout ce qui peut utilement les instruire, mais nous voulons avant tout des âmes probes et loyales (1) ».

Est-il besoin d'ajouter que, pour réprimer la curiosité de mauvais aloi, rien ne vaut le bon exemple donné par les parents et les maîtres. Si nous ne voulons pas que nos enfants prennent l'habitude de la curiosité malveillante, ou indiscrete, ou simplement frivole, il importe avant tout que nous nous en montrions nous-mêmes exempts. Quel effet pourraient bien produire les plus beaux préceptes sur l'enfant qui verrait son entourage sans cesse occupé de commérages ou d'enquêtes au sujet d'autrui ? Et sur quoi songerait à se porter sa curiosité, s'il n'avait à qui parler de ce qui l'intéresserait ? Que les préoccupations du maître, en dehors de ses travaux scolaires, aient donc pour objet, non les paroles ou les actes de ses semblables, mais des idées et des œuvres utiles et sérieuses ; et alors, tant par l'effet de son penchant à l'imitation que par le goût qui se développera en lui pour les occupations chères à ceux qu'il estime les arbitres de ce qui est bon ou mauvais, l'enfant se détournera tout naturellement d'une curiosité malsaine. Combien l'influence de

(1) *L'Éducation des sentiments*, p. 112. (Alcan, éd.)

l'éducation est ici puissante, c'est ce qui ressort d'un fait que chacun peut constater : il existe, dans les petites villes surtout, dont elles sont la plaie, des familles réputées de père en fils ou de mère en fille, comme on voudra, pour leur curiosité indiscreète et malveillante ; d'autres milieux sont connus pour leur frivolité, ou se font remarquer, au contraire, par la gravité de leur conversation et de leurs manières (1). Comment expliquer un tel fait, sinon au moyen d'une habitude créée et entretenue par l'entourage immédiat.

Il est d'ailleurs une excellente façon d'alimenter l'esprit de l'enfant, tout en le détournant de la curiosité basse ou mesquine, c'est de cultiver en lui le sentiment esthétique, c'est de lui inspirer du goût pour les belles œuvres de la littérature et de l'art. A défaut des musées, malheureusement trop rares, il y a le livre, qui peut pénétrer partout, accompagner

(1) « Si le voyageur, écrit E. Montégut, éprouve un plaisir sympathique à contempler sur les visages humains la noble empreinte qu'y laisse le souci constant de la moralité et la dignité que l'habitude de la religion donne aux plus humbles individus », qu'il s'arrête à Neuwied. Dans cette petite ville de la Prusse rhénane, peuplée de sectes diverses, juifs, catholiques, calvinistes, piétistes, frères moraves, toutes profondément religieuses, « hommes et femmes, à quelque condition qu'ils appartiennent, circulent dans les rues avec une gravité exempte de toute raideur : pas de bouche béante, pas de sourires narquois, pas de regards indiscreètement interrogateurs... Cette honnêteté de maintien frappe naturellement davantage chez les hommes de condition inférieure. » (*Types littéraires*, pp. 253-259. (Hachette, éd.)

toujours, j'entends le bon livre, celui dont La Bruyère a dit qu'il élève l'esprit et inspire des sentiments nobles et généreux, et Descartes qu'il est une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs. Qui donc, au sortir d'une telle conversation, prendrait intérêt aux potins du jour ? Qui ne mépriserait les entretiens vulgaires, quand il vibre encore au souvenir d'une belle page de Corneille ou de Victor Hugo ?

Pour la même raison, le maître achèvera de diriger l'intelligence de l'enfant vers sa fin véritable, en développant chez celui-ci le désir naturel de savoir. Inciter l'enfant à la curiosité féconde, faire qu'il s'intéresse à la connaissance et même à la recherche des raisons des choses, c'est instituer encore le meilleur préservatif des curiosités mauvaises. On n'est pas à la fois avide des grandes et des petites choses, de la vérité et des futilités ; le savant qui se livre à des découvertes importantes n'a point souci des investigations mesquines. Comme un de ses amis conseillait à Ampère, alors bien malade et bien faible, de ménager ses forces et sa santé : « Ma santé, s'écria-t-il, il s'agit bien de ma santé ! Il ne doit être question ici, entre nous, que de vérités éternelles, des choses ou des hommes qui ont été utiles ou funestes à l'humanité. » Sans avoir ce mépris d'un grand savant pour tout ce qui est étranger à la science ou à la spéculation, d'ordinaire les personnes adonnées à l'étude sont portées vers des objets

sérieux. Les travaux de l'esprit, qu'ils soient désintéressés ou bien appliqués à la recherche de l'utilité des choses, détachent des petitesse de la vie. Pour épier les démarches des voisins, pour s'employer à découvrir ce qui est tenu caché, ou simplement pour s'en prendre à des frivolités, il faut n'avoir pas mieux à faire. « Les filles mal instruites et inappliquées, dit Fénelon, ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne en ardeur vers les objets vains et dangereux », au lieu que les « personnes instruites et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits, qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre (1) ».

Mais comment devra s'y prendre l'éducateur pour faire naître le goût du savoir pratique ou désintéressé ? C'est cette seconde partie de sa tâche que nous allons maintenant examiner.

De prime abord il apparaît évidemment indispensable de mettre à profit la curiosité naturelle de l'enfant. A côté de questions oiseuses ou indiscrètes, questions, avons-vous dit, qu'il y a lieu de négliger, il en est beaucoup d'autres auxquelles on doit ré-

(1) *De l'éducation des filles*, chap. II.

pondre promptement et avec toute la clarté possible sous peine d'arrêter l'activité mentale de l'enfant, laquelle il importe, au contraire, d'exciter. Aussi, malgré les restrictions que nécessite ce que nous avons constaté plus haut touchant la valeur de certaines interrogations puériles, Locke nous semble-t-il avoir en général raison lorsqu'il fait les sages recommandations qui suivent : « Quelques questions qu'un enfant puisse faire, il n'en faut rejeter aucune avec mépris, ni permettre qu'on en fasse un sujet de railleries ; au contraire, il faut sans se choquer des interrogations les plus naïves, répondre à tout ce qu'il demande, et lui expliquer les choses qu'il devra savoir, de manière à les lui rendre aussi intelligibles que son âge et l'étendue de ses lumières peuvent le permettre ; et pour cela rien n'est plus utile que d'employer fréquemment des comparaisons, pourvu que les termes en soient parfaitement connus des enfants. C'est presque toujours par comparaison que les enfants aiment à s'exprimer. Pour se faire comprendre d'eux, il faut parler leur langue. Une des plus grandes raisons qui éloignent les enfants de l'étude, c'est l'obscurité des explications qu'on leur donne, et surtout le mépris que l'on montre pour leur désir de savoir. Il faut donc prendre grand soin de ne jamais faire aux enfants des réponses trompeuses et illusoires. Les enfants sont autant de voyageurs arrivés nouvellement dans un pays étranger qui leur est entièrement inconnu ;

c'est pourquoi nous devons nous faire conscience de les jeter dans l'erreur. Bien que leurs questions semblent quelquefois frivoles, il faut y répondre sérieusement. Quoiqu'elles nous paraissent indignes d'examen à nous qui en connaissons la solution depuis longtemps, elles ne laissent pas d'être importantes pour ceux à qui cette solution est entièrement inconnue (1). Et d'ailleurs, quel que soit le point de départ des questions de l'enfant, il faut savoir y

(1) Cf. J. SULLY (*ouvr. cité*, pp. 127-128) : « Si nous admettons que les enfants trop questionneurs ont besoin d'être réprimandés à l'occasion, nous sommes loin de prétendre que toutes leurs questions doivent être traitées avec un froid dédain. Les petits questionneurs nous font l'honneur de nous attribuer un savoir si supérieur que la simple politesse nous oblige à leur accorder quelque attention. D'ailleurs si leurs questions sont trop souvent vagues et faites au hasard, que de fois n'ont-ils pas à souffrir injustement en voyant les plus sérieuses brusquement repoussées par une fin de non-recevoir... C'est un des côtés tragi-comiques de la vie humaine que l'ardent petit explorateur, les yeux grands ouverts sur ce monde si nouveau pour lui, rencontre constamment comme premiers guides dans la vie une bonne ou même une mère mécontentes de le voir troubler par tant de questions la voluptueuse indolence de leur vie habituelle. On ne peut jamais savoir jusqu'à quel point l'activité mentale a été arrêtée, le courage et l'espoir abattus par ce traitement injuste. Mais, heureusement, l'impulsion naturelle qui pousse à faire des questions n'est pas facilement déracinée, et l'enfant, qui a eu à souffrir à l'origine de ce mépris absolu, peut avoir la chance de rencontrer, alors que l'esprit d'investigation est encore vivace en lui, une personne instruite, bonne et patiente, prête à lui faire part de ce qu'elle sait. »

répondre avec complaisance et clarté ; elles seront l'occasion de questions nouvelles, plus instructives, plus profondes et vous pourrez mener ainsi votre élève plus loin que vous n'auriez osé l'imaginer (1). »

N'oublions pas, en effet, que, si la curiosité préside à l'éveil de l'intelligence et va au-devant de l'instruction, elle est aussi une conséquence de l'instruction, qu'on est curieux à proportion que l'on connaît, que plus on sait, plus on veut savoir. « Il n'est pas sans intérêt de remarquer, écrit M. Compayré (*ouv. cité*, p. 193), que la facilité accordée à l'enfant de poser des questions et d'obtenir des réponses est pour beaucoup dans le développement de sa curiosité. On a constaté que chez le sourd-muet, la curiosité ne se développe pas au même degré que chez l'enfant normal, précisément parce que le sourd-muet ne peut pas poser de questions. Il y a corrélation entre la tendance intérieure et la possibilité d'exprimer extérieurement cette tendance. »

(1) *L'Éducation des enfants* (Delagrave, éd.). « J'ose dire, écrit une mère parlant de sa fillette, âgée de quatre ans et demi, qu'elle sait plus de zoologie que beaucoup d'élèves de huit à neuf ans... Quand je pense à tout ce qu'elle sait, et sait bien, je m'étonne de ce que les enfants peuvent apprendre en jouant, lorsqu'on sait seulement satisfaire leur curiosité naturelle. Car je me laisse surtout guider par les questions de Lili ; seulement je tâche de mettre de l'ordre et de la méthode dans les réponses. » (Voy. *Extraits du Journal de Lili*, in B. PÉREZ, *L'Enfant de trois à sept ans*, pp. 319-320). (Alcan, éd.)

Ces questions des enfants peuvent d'ailleurs fournir l'occasion d'incessantes et, parce qu'elles auront été sollicitées, très fructueuses leçons de choses. « Par exemple, dit Fénelon, à la campagne ils voient un moulin et ils veulent savoir ce que c'est ; il faut leur montrer comment on prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes ; ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction ; témoignez y prendre plaisir ; par là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce (1). »

Il est bon du reste de provoquer ces questions de l'enfant en lui montrant des objets variés et nouveaux pour lui ou en l'entretenant de sujets susceptibles d'éveiller son intérêt. « Qu'on lui mette en fantaisie, dit Montaigne (2), une honneste curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra ; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne ;

(1) *Ouv. cité*, ch. III.

(2) *Essais*, liv. I, ch. XXV.

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat (1);

Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui-là : ce sont choses très plaisantes à apprendre, et très utiles à savoir. »

Par de petites excursions dans les prairies, les montagnes ou les bois, on lui fournit encore de nombreuses occasions d'admirer et de questionner. « Y a-t-il un plaisir plus vif, s'écrie Spencer, que celui de l'enfant qui cueille une fleur nouvelle, qui ramasse un insecte inconnu, ou qui rassemble des cailloux et des coquillages ? Et qui ne voit qu'en s'associant à son plaisir, on peut amener l'enfant à un examen complet des qualités et de la structure de l'objet qui a frappé son attention ? Tout botaniste qui a conduit des enfants, dans les bois et dans les prés, a pu remarquer l'empressement avec lequel ils s'associent à ses travaux, l'ardeur qu'ils mettent à lui trouver des plantes, l'attention avec laquelle ils le suivent dans l'examen qu'il en fait, et la multitude des questions dont ils l'accablent (2) ». On connaît le goût des enfants pour les ménageries.

(1) « Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil ; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. » (PROPERCE, IV).

(2) *De l'éducation intellectuelle, morale et physique*, ch, II, 7. (F. Alcan, éd.). — Cette méthode d'enseignement intuitif, bien propre à procurer à l'enfant une excitation agréable, était déjà préconisée par Rabelais. « Dans le plan d'études qu'imagine

Cette curiosité qu'ils manifestent à l'égard des choses de la nature peut être utilisée avec profit en vue d'éveiller en eux la curiosité scientifique, sous la forme de petites collections à instituer. Vers l'âge de sept ou huit ans, les enfants prennent plaisir à réunir les objets les plus divers. Lors des promenades, apprenons-leur, discrètement et sans apparence de leçon, à observer et à comparer les plantes, les insectes, les minéraux. Peu à peu ils s'intéresseront à ces comparaisons et s'emploieront à faire de petites collections des objets qui les auront particulièrement frappés.

Notons que la direction que prendra alors la curiosité d'un enfant et la nature des questions qu'il posera sont éminemment propres à révéler sa vocation et permettent de juger de ses aptitudes. C'est une remarque qui n'a pas échappé à Rousseau : « En faisant, dit-il, passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art, en irritant sa

Rabelais, dit M. Compayré (*Histoire de la pédagogie*, p. 79), l'esprit de l'élève est toujours en éveil, même à table. Là l'instruction se fait en causant : l'entretien porte sur les mets, sur les objets qui frappent les yeux de Gargantua, sur la nature et les propriétés de l'eau, du vin, du pain, du sel. Tout objet sensible devient matière à questions et à explications. Gargantua fait souvent des promenades à travers champs, et il étudie la botanique en pleine campagne, « passans par quelques prez ou aultres lieux herbus, visitans les arbres et plantes, les conférans avec les livres des anciens qui en ont escript... et en emportans les pleines mains au logis. »

curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchants, et de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé (1). »

L'écueil ici serait qu'en voulant trop satisfaire ou exciter la curiosité de l'enfant, on n'arrivât à la rassasier ou à l'étouffer. « Il y a quelque chose de délicat, remarque profondément Mme Necker de Saussure, je dirai presque de chaste dans les goûts, qui se nourrissent de peu et languissent dans l'abondance. Vous pouvez en faire naître un au moyen du gravier de votre jardin, et l'étouffer par la possession d'un musée. » Et elle ajoute : « L'empressement à tirer parti d'un goût est souvent cause que nous le tuons. Croit-on à un enfant du penchant pour l'histoire naturelle, vite arrivent les livres et les gravures à foison, peut-être de petites collections toutes faites. Ce dernier don est un moyen presque sûr de le dégoûter. Des échantillons de minéraux bien rangés, dont les noms barbares sont indiqués par des étiquettes qu'on recommande de ne pas brouiller, vont bientôt se confiner dans une armoire ; l'enfant les montre avec orgueil une ou deux fois, puis il n'y pense plus ; l'espoir de jamais trouver lui-même rien d'aussi joli n'entre pas un instant dans sa tête. Vou-

(1) *Émile*, liv. III. — Cf. notre ouvrage sur *l'Imagination et ses variétés chez l'enfant*, p. 103.

lez-vous dans ce genre faire naître le goût, excitez l'esprit de recherche, puis récompensez-le sobrement par le plaisir de la possession. Si vous dites à votre fils : je compte aller chercher telle coquille pétrifiée, tel cristal qui se trouve non loin d'ici sur la colline, voulez-vous y venir avec moi ? il sautera de joie ; bientôt il distinguera l'objet que vous désirez, et demandera comme une faveur d'en emporter quelques échantillons pour lui-même. Les comparer à son retour avec les descriptions ou les gravures, sera un vrai plaisir pour lui, et, pour peu qu'il ait du talent, l'impulsion peut-être sera donnée. »

Combien il est nécessaire, pour éveiller la curiosité de l'esprit et le désir d'exercice intellectuel qui en est la suite, d'associer autant que possible l'enfant à nos propres recherches, c'est un point sur lequel on ne saurait trop insister. « Le mieux, dit encore, à ce propos, Mme Necker de Saussure, le mieux pour inspirer des goûts serait, s'il se pouvait, d'en avoir soi-même, d'associer l'enfant à des plaisirs que nous éprouverions pour notre compte à nous. S'il voit que votre curiosité est excitée par l'espoir de signaler un fait nouveau, il tâchera de vous devancer dans vos découvertes. Les fleurs que vous cultiverez, les abeilles dont vous suivrez les travaux, les insectes dont les métamorphoses si singulières vous occuperont, seront pour lui des objets d'intérêt extrême. L'exemple, l'émulation, la curiosité agiront ensemble, mobiles naturels à cet âge où le plaisir

est si vif, et l'idée de l'utilité des connaissances si confuse (1)... L'objet qui vous intéressera vous-même n'occupera peut-être pas dans la suite votre enfant ; il ne prendra pas plaisir au même exercice de ses facultés, mais il tiendra de vous l'exemple de les employer ; il aura senti l'amusement qui s'attache à leur usage, et aura contracté cette habitude d'investigation qui mène à tout, habitude qui, après s'être formée dans le monde matériel, lui fera parcou-

(1) Edmond About nous montre par un exemple intéressant les heureux effets de ces leçons toutes pratiques : « Mon père, raconte le héros du *Roman d'un brave homme*, se contentait d'attirer mon attention sur les choses, sans dire ce qu'il en savait. Quand nous entrions dans un bois, par exemple, il me donnait une leçon à chaque pas, et je ne me sentais point à l'école. J'avais pris insensiblement l'habitude d'étudier les couches du terrain, chaque fois qu'un talus coupé les mettait en lumière. Je nommais les animaux et les plantes par leurs noms, je les classais en tâtonnant un peu, et il me laissait faire, sauf à me ramener d'un mot ou d'un sourire lorsque je m'égarais. Au fond, il n'était pas très fort en histoire naturelle, mais il avait le don de tout envisager au point de vue pratique. Il distinguait soigneusement les animaux utiles des animaux nuisibles, et j'appris de bonne heure à respecter la taupe, le crapaud, la chauve-souris, la couleuvre, les oiseaux insectivores et tous nos amis méconnus. Je désignais exactement, grâce à lui, les diverses essences de bois, leurs qualités, leur prix ; on ne m'eût pas trompé de beaucoup sur l'âge d'un chêne, et, quand j'étais resté sur mes petites jambes pendant une minute ou deux devant un vétéran de la forêt, j'étais capable de vous dire, à peu de chose près, combien de stères il pouvait donner, tant en bois d'œuvre qu'en bois de chauffage. » (Hachette, éd.).

rir ensuite avec sûreté la région des idées morales (1). »

Il est un autre moyen de ne pas lasser la curiosité de l'enfant en la surmenant, c'est de se départir le plus souvent possible de l'ordre didactique, de jeter dans l'exposition scientifique quelque imprévu, quelque surprise. Au lieu de lui donner d'un coup et pleinement l'explication d'un fait, on fera tout d'abord en sorte d'éveiller chez lui le désir de la connaître, en attirant son attention sur l'importance du problème et en lui laissant le soin de chercher la solution. Dans le même but, le maître pourra interrompre une explication commencée, afin de permettre à chacun de réfléchir, ou, suivant la méthode socratique, procéder sous la forme de questions graduées auxquelles les enfants devront trouver la réponse et qui les amèneront à la solution cherchée.

Là-dessus, tout a été bien dit depuis longtemps.

« Rendez, écrit Rousseau, votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous hâtez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente... Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets ; puis, quand vous ver-

(1) *L'Éducation progressive*, liv. V, ch. I.

rez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.) » Par exemple, « après avoir avec lui bien contemplé le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz : « Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin, comment cela peut-il se faire ? » N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des questions, n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera. Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la résoudre (1). » — Ne manquez pas, conseille pareillement Buffon, d'encourager les enfants « par ce qu'il y a de plus piquant dans la science (2), en leur faisant remarquer les choses les plus singulières, mais sans leur en donner d'explications précises ; le mystère à cet âge excite la curiosité (3). » — « Tous les maîtres savent ou devraient savoir, dit Bain, l'art de donner à un fait un air de merveilleux

(1) *Émile*, liv. III.

(2) Ainsi faisait le père de Pascal avec son fils, en causant à table. Il lui parlait de « quelques traits extraordinaires de la nature, comme la poudre à canon... »

(3) *Sur la manière de traiter l'histoire naturelle.*

ou de mystère avant de l'expliquer (1). » Mais P. Lacombe, surtout, s'inspirant des belles pages que Spencer a consacrées aux *Leçons de choses* (2), s'est particulièrement étendu sur ce procédé. « Loin d'exposer du coup une longue suite de vérités, fait-il observer, il faut ne découvrir chaque vérité à l'enfant que par portions successives ; la couper, pour ainsi dire, en autant de tableaux qu'elle comporte de

(1) Bain fait précéder cette réflexion des considérations suivantes : « Par des approches habilement dirigées vers un fait scientifique, lorsque celui-ci n'est pas au-dessus de la portée d'un enfant, nous pouvons éveiller sa curiosité et arriver à graver ce fait dans sa mémoire. Demandez à un enfant de soulever un poids considérable d'abord avec la main, et ensuite à l'aide d'un levier ou d'un assemblage de poulies, et vous exciterez probablement en lui un certain degré de surprise, suivie du désir d'en savoir plus sur la cause de la différence qu'il vient d'observer... Un enfant qui a un peu de curiosité voudra savoir ce qui fait pousser l'herbe, tomber la pluie, siffler le vent, et en général la raison de tout ce qui est accidentel et exceptionnel ; au contraire, il sera assez indifférent à ce qui est familier, constant et régulier. Quand quelque chose va mal, l'enfant veut y remédier et cherche les moyens d'y arriver : la pratique ouvre ainsi une entrée par laquelle la vérité peut pénétrer dans l'esprit, pourvu que la faculté de compréhension ait assez de maturité. Mais l'obstacle fondamental subsiste toujours, et cet obstacle, c'est l'impossibilité d'aborder la science par un point quelconque et d'en bouleverser l'ordre à volonté : il faut commencer d'une façon régulière, et il se peut que nous ne réussissions pas toujours à éveiller la curiosité de l'élève sur un point qui convienne exactement à la phase intellectuelle où il se trouve... » (*Ouv. cité*, p. 67).

(2) Voy. *l'Éducation intellectuelle, morale et physique*, ch. II, 7.

divisions réelles. Cela répond du reste à ce que l'humanité a éprouvé ; il est peu de vérités qui n'aient été découvertes graduellement. Cela fait passer l'enfant en quelques heures par le même chemin que l'humanité a parcouru en quelques siècles. — Il faut ensuite, notez bien ce point, arrêter l'enfant à chaque degré ; à chaque degré essayer s'il n'ira pas seul ; ne le porter qu'à la dernière extrémité pour lui faire franchir le degré suivant ; puis le déposer de nouveau pour tenter ses forces encore une fois, et toujours de même. L'effet de ce système est d'exciter à chaque coup la curiosité de l'enfant, de la renouveler sans cesse, de la satisfaire tout juste, de solliciter son intelligence, son imagination en même temps que sa mémoire, et partant de le délasser du travail ennuyeux de retenir. Il a encore cet avantage considérable de montrer à l'enfant comment on cherche, comment on trouve, de le faire assister au spectacle de l'invention, ce qui est un des moyens de le rendre inventif lui-même. — Il en est de la vérité comme de tout autre objet désiré par l'esprit humain : la possession en cause moins de plaisir que la poursuite, et sans la poursuite préalable elle ne cause pas du tout de plaisir. En toutes choses l'agréable n'est pas l'arrivée, c'est le voyage. La curiosité en somme est le sentiment agréable de la poursuite (1). »

(1) Voy. le *Dictionnaire de pédagogie*, 1^{re} partie, t. I, pp. 627-628. — Notons enfin l'opinion de H. MARION : « La qualité des méthodes d'enseignement, dit-il (*loc. cit.*), peut se mesurer à la curiosité. » — QUEYRAT. — Curiosité.

La nouveauté constitue, nous le savons, le ressort essentiel de la curiosité, et nous avons vérifié déjà la justesse du dicton : tout nouveau, tout beau. Une restriction est cependant nécessaire : il ne faut pas que l'objet nouveau soit trop nouveau, qu'il heurte par trop nos habitudes d'esprit ; autrement nous ne pouvons d'abord le comprendre ni nous y intéresser. Miss Edgeworth (*Essais sur l'éducation pratique et familière*), en a fait la remarque : « Dans les sujets entièrement nouveaux, dit-elle, nous faisons des efforts d'attention surabondants et nous nous fatiguons sans profit. » C'est pour cette raison que, malgré l'attrait de la nouveauté, le commencement d'une

surer à ce qu'elles font pour favoriser l'initiative intellectuelle, pour exciter encore plus que satisfaire le besoin de savoir et de comprendre. Pitoyables à ce point de vue sont celles qui, laissant l'esprit passif, lui ingurgitent le savoir tout fait, l'accablent de réponses à des questions qu'il ne s'est jamais posées, l'encombrent de faits sans lien, de mots sans contenu, de formules. Les bonnes méthodes, au contraire, visent beaucoup moins à enseigner beaucoup qu'à donner le désir de savoir ; elles développent l'habitude de penser par soi-même, et de chercher à se rendre compte. Le moyen, pour cela, c'est avant tout de maintenir la curiosité naturellement si vive de l'enfant, tandis qu'il est rare qu'elle survive aux premières années d'école. L'emploi prématuré et l'abus des livres, l'insuffisance ou la maladresse de l'interrogation, la surcharge des notions mnémoniques par lesquelles on brille dans les examens, telles sont les causes les plus ordinaires de l'indifférence et du dégoût qui chez les écoliers succèdent si souvent à la curiosité première. » — Cf. G. SCHEID, *la Curiosité et l'interrogation*, in *Revue pédagogique*, numéro du 15 juillet 1905, pp. 4-6.

science est particulièrement pénible. « Nous n'éprouvons, constate William James (*Psychologie*, p. 433), ni curiosité ni étonnement pour des choses tellement éloignées de nous que nous n'avons ni concepts dont nous puissions les rapprocher, ni mètres, dont nous puissions les mesurer. — Le grand point en pédagogie, ajoute-t-il, est d'établir toujours un lien entre une nouvelle connaissance et une curiosité préexistante, c'est-à-dire de réduire toujours l'inconnu au connu. De là l'avantage qu'il y a à « comparer ce « qui est loin de nous à ce qui nous touche de près, « à élucider l'inconnu par des exemples tirés du « connu, à trouver un lien entre la matière de l'en- « seignement et l'expérience personnelle de l'élève... « Si, par exemple, vous avez à faire comprendre à un « enfant la distance du soleil à la terre, posez cette « question : « Si quelqu'un, se trouvant dans le so- « leil, tirait le canon sur vous; que feriez-vous ? « — Je sauterais vivement de côté », vous répondra « l'enfant. « Que non, pourriez-vous dire, c'est tout « à fait inutile ! Vous pourriez aller tranquillement « vous coucher, vous lever demain matin, attendre « en paix le jour de votre confirmation, apprendre « un métier et devenir aussi vieux que moi ; alors, « mais alors seulement, le boulet de canon s'appro- « cherait, et vous pourriez sauter de côté. Vous « voyez par là l'énorme distance qu'il y a entre le « soleil et nous ! » (K. Lange, *Über Apperception*, « p. 76).

Si la trop grande nouveauté peut faire obstacle à l'intérêt, l'*excès des nouveautés* ne serait pas moins nuisible. Rappelons-nous qu'il est des limites au maintien en éveil de la curiosité comme de l'attention. Ici donc comme ailleurs, il est indispensable d'éviter la fatigue, le surmenage ; et l'histoire que rapporte Miss Edgeworth de ces Esquimaux qui visitèrent Londres sera toujours bonne à méditer :

A peine arrivés, ils avaient, sous la conduite d'un guide trop pressé, visité en un même jour tous les monuments de la capitale. Comme on les interrogeait le soir sur ce qu'ils avaient vu, ils ne savaient que répondre. Enfin l'un d'eux, sortant de son ahurissement, finit par dire en branlant la tête : « Trop de fumée, trop de bruit, trop de maisons, trop de monde ! » Quiconque a dû parcourir rapidement un musée ou le Salon a pu constater en soi un état analogue.

Mais une fois ces précautions prises de ne pas dérouter ni surmener les enfants qu'il instruit, il est certain qu'en apportant le plus de variété possible dans ses leçons, le maître tiendra facilement en haleine leur curiosité. Le changement des exercices ne peut en effet que la provoquer et l'entretenir, ce qui s'explique par ce fait qu'en passant de l'un à l'autre on met en jeu des facultés différentes, lesquelles sont, pour cette raison, en quelque sorte toutes fraîches et ne demandent qu'à agir. C'est, d'une part, le besoin de la nouveauté qui a permis à Buf

fon d'écrire : « Les enfants se lassent aisément des choses qu'ils ont déjà vues ; ils revoient avec indifférence, à moins qu'on leur présente les mêmes objets sous d'autres points de vue ; et au lieu de leur répéter simplement ce qu'on leur a déjà dit, il vaut mieux y ajouter des circonstances, même étrangères ou inutiles ; on perd moins à les tromper qu'à les dégoûter. » Et, d'autre part, c'est la nécessité de l'alternance des occupations que Bain s'est appliqué à justifier. Citons quelques exemples de la variété qu'il propose de mettre dans les exercices intellectuels : « Un changement qui repose bien l'esprit, dit-il, est le passage de la lecture d'un livre ou d'une leçon orale à l'examen d'objets concrets, ce qui a lieu presque constamment dans les sciences d'observation et les sciences expérimentales. Ce changement est presque aussi grand que lorsqu'on passe d'un sujet abstrait, comme les mathématiques, à une science concrète et expérimentale, telle que la botanique ou la chimie. Le changement est plus grand encore si l'on passe du monde matériel au monde intellectuel... On a dit avec raison que l'arithmétique repose l'esprit après un certain temps consacré à la lecture et à l'écriture ; en effet, l'effort de l'intelligence et la direction qu'on lui imprime pour faire des calculs et résoudre des problèmes sont bien différents de ceux qu'exige une leçon de lecture... Chacune de ces études admet des changements d'attitude et d'exercice : après avoir appris une règle, on

l'applique à des cas nouveaux ; enfin, d'une manière générale, du savoir on passe à la pratique (1). »

Il n'est pas jusqu'au penchant que les enfants montrent pour les histoires et les contes qui ne puisse être mis à profit afin de stimuler leur curiosité. « Quand vous les voyez disposés à vous entendre, dit Fénelon, racontez-leur quelque fable courte et jolie ; mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes ; donnez-les pour ce qu'elles sont ; montrez-en le but sérieux... Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots ; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfants en suspens, et leur donner l'impatience de voir la fin (2). Animez vos récits de tons vifs et familiers ; faites parler tous vos personnages : les enfants, qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph : faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père

(1) Voy. *la Science de l'éducation*, pp. 33-38.

(2) C'est le procédé mis en œuvre par la sultane Schéhérazade, l'habile conteuse des *Mille et une Nuits*, pour exciter et entretenir la curiosité de son souverain. Dans un même but, les romanciers-feuilletonnistes ne manquent pas de suspendre le récit aux endroits les plus intéressants.

tendre et affligé ; que Joseph parle lui-même, qu'il prenne plaisir, étant maître en Égypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires... Ce fonds d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses (1), les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais, encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées ; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs ; il n'y a qu'à

(1) Les ouvrages des vulgarisateurs de la science amusante, tels les récits extraordinaires de Jules Verne, présentent à ce point de vue de grands avantages. Non pas assurément qu'il les faille envisager comme éléments d'instruction, mais, par le mouvement qu'ils donnent à l'imagination, ils peuvent faire naître le goût du savoir véritable et même susciter une vocation.

ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. »

Et Fénelon ajoute qu'il est bon de joindre à ces histoires des estampes ou des tableaux qui, illustrant le récit, lui donneront plus d'intérêt encore. « Les estampes, dit-il, peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger ; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frapperont bien davantage leur imagination (1). »

Le goût des enfants pour les images est d'ailleurs universel. En l'utilisant, on met en œuvre un nouveau et puissant moyen d'exciter leur curiosité. Sur ce point, contentons-nous d'un fait. « Un enfant refuse d'apprendre à lire ; il est incapable de tenir son esprit fixé sur les lettres sans attrait pour lui ; mais il contemple avec avidité les images contenues dans un livre. « Que représentent ces images ? » Le père répond : « Quand tu sauras lire, le livre te l'apprendra. » Après plusieurs colloques de ce genre, l'enfant se résigne, se met d'abord mollement à la tâche, puis s'habitue et finalement montre une ardeur qui a besoin d'être modérée (2). » Voilà un cas qui manifeste bien comment la curiosité éveillée engendre à son tour l'attention volontaire et le goût pour l'étude.

(1) *Ouv. cité*, ch. VI.

(2) RIBOT, *Psychologie de l'attention*, pp. 51-52.

Ainsi, en cultivant, par les divers procédés que nous avons passés en revue, la curiosité légitime de l'enfant, on fera naître en lui le désir et le moyen de connaître et de comprendre les raisons des choses, on l'intéressera à la science. Et cette curiosité dès lors ne s'éteindra plus : dans la recherche pure de la vérité, comme dans la recherche des applications pratiques qu'on peut en faire, celui qui aura trouvé une source de récréations saines et fortifiantes, nobles et utiles, se détournera sans peine des curiosités mauvaises. Sous cette heureuse influence du savoir et d'une action intelligente et féconde, son esprit élargi ne verra qu'avec indifférence ce qui charme le vulgaire, et du même coup son cœur, purifié du grossier penchant à l'indiscrétion malveillante et à la médisance, ne pourra que s'agrandir aussi et se sentir pénétré d'une sympathie éclairée et agissante.

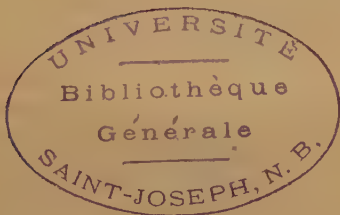


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	v

CHAPITRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE LA CURIOSITÉ

Définition de la curiosité. — L'étonnement, point de départ de la curiosité. — A quel âge il apparaît chez l'enfant. — Premières manifestations de la curiosité enfantine. — Les questions de l'enfant. — Leur signification. — La curiosité de l'enfant n'est pas purement utilitaire. — Son évolution. — La nouveauté, aliment de la curiosité. — L'attrait de l'inconnu. — Cas de curiosité pure chez les animaux. — Existence même, chez le singe, d'une curiosité d'ordre supérieur. — Formes diverses de la curiosité chez l'homme : curiosité frivole, curiosité maligne, curiosité féconde.	1
---	---

CHAPITRE II

LA CURIOSITÉ FRIVOLE

Sa nature. — Ses modes divers. — La badauderie. — Exemples; — Histoire du Persan. — Quoi de nou-
--

veau? — Les faits divers des journaux. — Les nou- vellistes. — Généralité du goût pour les vains amuse- ments. — Définition de la curiosité par La Bruyère. — Les sports à la mode. — Exemples. — Le tou- risme. — La manie des collections. — La bibliomanie. — L'amour des curiosités. — L'érudition futile. — Exemples.	21
--	----

CHAPITRE III

LA CURIOSITÉ MALIGNE

Ses dangers. — Ses principaux modes. — Curiosité pour les jeux barbares dans l'antiquité et de nos jours. — Exemples. — Curiosité pour les spectacles dange- reux, — ou cruels : empressement de la foule aux Cours d'assises et aux exécutions publiques. — Grave responsabilité de la presse. — Curiosité des choses défendues ou cachées. — Exemples. — Curiosité indiscrete et malveillante. — Cas divers. — Les écarts du reportage et leur fâcheuse influence. . .	41
--	----

CHAPITRE IV

LA CURIOSITÉ FÉCONDE

Deux sortes essentielles de curiosité féconde. — 1° <i>La curiosité pratique</i> . — Ses divers modes. — Exemples. — Son insuffisance. — Utilité et valeur de la science. 2° <i>La curiosité désintéressée</i> . — Elle n'existe pas chez l'homme primitif. — Exemples. — Elle est rudimen- taire chez l'homme inculte, — ou frivole. — Peu de succès des conférences populaires. — Frivolité des conférences mondaines. — Objet de la curiosité désintéressée. — Ses modes. — La passion du vrai chez le savant; — Chez l'explorateur; — Chez le phi- losophe	61
---	----

CHAPITRE V

LES ANOMALIES DE LA CURIOSITÉ

La curiosité et l'attention. — 1° *L'absence de curiosité naturelle* chez l'idiot, — et son instabilité chez l'imbécile. — 2° *L'excès de curiosité ou l'ultra-curiosité.* — Exemples. — Histoire de Balthazar Claës. — 3° *La maladie du doute*, ou le supplice de la question. — Ses modes divers. — Exemples. 81

CHAPITRE VI

PÉDAGOGIE DE LA CURIOSITÉ

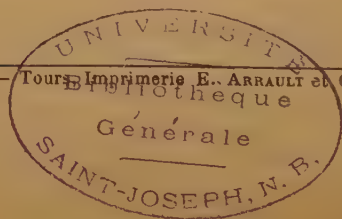
Utilité et dangers de la curiosité. — *Éducation de la curiosité.* — Procédés *négatifs.* — 1° Comment il faut répondre aux questions frivoles, — ou indiscretes des enfants; — 2° Nécessité de réprimer chez eux la curiosité maligne; — 3° Exemple à donner par les parents et les maîtres; — 4° Culture du sentiment esthétique. — Procédés *positifs*: — 1° Parti à tirer des questions de l'enfant; — Comment les provoquer; — 2° Possibilité d'éveiller la curiosité scientifique au moyen de petites collections; — Précautions à prendre; — 3° Association de l'enfant à nos propres recherches; — 4° Importance qu'il y a à piquer sa curiosité sans la satisfaire d'abord; — 5° Recours à la nouveauté et à la variété; — 6° Mise à profit du goût des enfants pour les histoires et les images. — Exemples divers. — Conclusion. 99

OUVRAGES DE LA LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

CITÉS DANS LE COURS DE CE VOLUME

BAIN. — La Science de l'éducation, 1 vol. in-8. .	6 fr. »
PÉREZ (B.). — L'Éducation morale dès le berceau, 1 vol. in-8.	5 fr. »
— Les trois premières années de l'en- fant, 1 vol. in-8.	5 fr. »
— L'Enfant de trois à sept ans, 1 vol. in-8.	5 fr. »
PREYER. — L'Ame de l'enfant, 1 vol. in-8. . . .	10 fr. »
RIBOT. — La Psychologie des sentiments, 1 vol. in-8.	7 fr. 50
ROMANES. — L'Intelligence des animaux, 2 vol. in-8.	12 fr. »
SOLLIER (D ^r P.). — Psychologie de l'idiot et de l'imbécile, 1 vol. in-8. . . .	5 fr. »
SPENCER. — De l'Éducation intellectuelle, morale et physique, 1 vol. in-8.	5 fr. »
— Principes de sociologie, 5 vol. in-8. .	43 fr. 75
SULLY (J.). — Études sur l'enfance, 1 vol. in-8. .	10 fr. »
THOMAS (P.-F.). — L'Éducation des sentiments, 1 vol. in-8.	5 fr. »
VIANNA DE LIMA. — L'Homme selon le transfor- misme, 1 vol. in-16.	2 fr. 50

4632. — Tours Imprimerie E. ARRAULT et Cie.



PSYCHOLOGIE

- BAIN (Al.).** — *L'esprit et le corps.* 6^e édit. 1 vol. in-8, cart. 6 fr. »
- BERGSON (H.),** de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. — *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit.* 12^e édit. 5 fr. »
- *Essai sur les données immédiates de la conscience.* 19^e édit. 3 fr. 75
- *L'évolution créatrice.* 21^e édit. 7 fr. 50
- *L'énergie spirituelle. Essais et Conférences.* 1 vol. in-8. 6 fr. »
- BOURDEAU (J.),** correspondant de l'Institut. — *Les maîtres de la pensée contemporaine.* 6^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- BRUNSCHVIG (E.),** maître de conférences à la Sorbonne. — *Introduction à la vie de l'esprit.* 2^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- COMPAYRE (G.),** de l'Institut. — *L'adolescence. Etude de psychologie et de pédagogie.* 2^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- DEACROIX (Henri),** prof. à la Sorbonne. — *La psychologie de Stendhal.* in-8. 7 fr. 50
- DUGAS.** — *La timidité.* 5^e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- DUPRAT (G.-L.),** docteur ès lettres. — *Le mensonge Etude de psychosociologie pathologique et normale.* 2^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- EBBINGHAUS (H.).** — *Précis de psychologie,* traduit sur la 2^e édition allemande par G. RAPHAEL. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- EGGER (V.),** professeur à la Sorbonne. — *La parole intérieure* 2^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- FINOT (J.).** — *Progrès et bonheur.* 2 vol. in-8 (B. p. c.). 7 fr. 50
- GERARD-VARET,** professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Dijon. — *L'ignorance et l'irréflexion. Essai de psychologie objective.* 1 vol. in-8. 5 fr. »
- HACHET-SOUPLET (P.).** — *De l'animal à l'enfant.* 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- HARTENBERG (D.).** — *Les timides et la timidité,* 3^e éd. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *Physionomie et caractère. Essai de physiognomonie scientifique,* 1 vol. in-8. 5 fr. »
- HERBERT SPENCER.** — *De l'éducation intellectuelle, morale et physique.* 13^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *De l'éducation, édition abrégée.* 13^e édit. 1 vol. in-32. 0 fr. 60
- *Classification des sciences.* 9^e édit. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- HOFFDING (H.),** prof. à l'Univ. de Copenhague. — *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience,* trad. L. POITEVIN, préface de PIERRE JANET, 1 vol. in-8, 3^e édit. 7 fr. 50
- LEVY (Dr P.-E.),** ancien interne des hôpitaux de Paris. — *L'éducation rationnelle de la volonté. Son emploi thérapeutique.* 6^e édit. 1 vol. in-18, avec préface de M. le professeur BERNHEIM, cart. à l'angl. 4 fr. »
- LUQUET (G.-H.),** docteur ès lettres. — *Les dessins d'un enfant. Etude psychologique.* Ouvrage illustré de plus de 600 reproductions. 7 fr. 50
- MALAPERT (Paulin),** docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand. — *Les Eléments du caractère et leurs lois de combinaison.* 2^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »

PUBLICATIONS CLASSIQUES DE LA LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

- MANTEGAZZA**, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. — *La physionomie et l'expression des sentiments*. 3^e édit., 1 vol. in-8, ill., cart. 6 fr. »
- MARCHEF-GIRARD** (Mlle J.). — *Des facultés humaines*. 1 vol. in-18. 7 fr. 50
- MENDOUSSE** (P.), docteur ès lettres, professeur au lycée de Digne. — *Du dressage à l'éducation*. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- MOSSO**, professeur à l'Université de Turin. — *La fatigue intellectuelle et physique*, traduit de l'italien par P. LANGLOIS. 5^e édit., 1 vol. in-12, ill. 2 fr. 50
- *Les exercices physiques et le développement intellectuel*. 1 vol. in-8, cart. 6 fr. »
- MURISIER** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Neuchâtel. — *Les maladies du sentiment religieux*. 3^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- NAYRAC** (J.-P.) — *Physiologie et psychologie de l'attention*. 1 vol. in-8. (Récompensé par l'Institut). 3 fr. 75
- *Psychologie et physiologie de l'attention*. 2^e édition, revue et augmentée. Préface de Th. Ribot, de l'Institut. 3 fr. 75
- PARODI** (D.), Inspecteur de l'Académie de Paris. — *La philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines*. 1 vol. in-8. 12 fr. 50
- PAULHAN** (F.), correspondant de l'Institut. — *La physiologie de l'esprit*. 6^e édit. 1 vol. in-32. 0 fr. 60
- *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*. 1 vol. in-8. 10 fr. »
- *Psychologie de l'invention*. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- *Les caractères*, 3^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *La fonction de la mémoire et le souvenir affectif*. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- *Les mensonges du caractère*. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- PAYOT** (Jules), Recteur de l'Académie d'Aix-Marseille. — *Le travail intellectuel et la volonté. Suite à « l'Éducation de la volonté »*. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- PEREZ** (Bernard). — *L'éducation morale dès le berceau*. 1 vol. in-8. 3^e édit. 5 fr. »
- *L'éducation intellectuelle dès le berceau*. 2^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *Les trois premières années de l'enfant*, 6^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *L'enfant de trois à sept ans*, 4^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- RIBOT** (Th.), de l'Institut. — *La psychologie des sentiments*. 10^e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- *L'évolution des idées générales*. 4^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *Essai sur l'imagination créatrice*. 5^e édit. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- *Problèmes de psychologie affective*. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- *Les maladies de la mémoire*. 25^e édit. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- *Les maladies de la volonté*. 3^e édit. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- *La psychologie de l'attention*. 14^e édit. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- ROEHRICH** (E.). — *L'attention spontanée et volontaire*. 1 vol. in-18. (Récompensé par l'Institut). 2 fr. 50
- ROMANES**. — *L'évolution mentale chez l'homme, origines des facultés humaines*, 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- SEGOUD** (J.), docteur ès lettres. — *Intuition et amitié*. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- SOLLIER** (D^r P.). — *La psychologie de l'idiot et de l'imbécille*. 2^e édit., 1 vol. in-8, avec 12 planches hors texte. 5 fr. »
- *Le problème de la mémoire. Essai de psycho-mécanique*, 1 vol. in-8. 3 fr. 75
- TARDIEU** (E.). — *L'ennui. Etude psychologique*. 1 vol. in-8. 5 fr. »
- THOMAS** (P. Félix), docteur ès lettres. — *La suggestion, son rôle dans l'éducation*. 4^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- *Morale et éducation*. 3^e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50



U. de MONCTON

26 MAI 1966

14611

ADDITION No.

e de
e



O8-CMX-232